

Alain Pelosato

Fandom

roman

Fin des années quatre-vingt d'abord...

C'est l'agonie du communisme après une très longue maladie. La fin de l'URSS après le putsch contre Gorbatchev, la chute du mur de Berlin, la "révolution" en Roumanie avec ses horreurs médiatiques (je relis aujourd'hui avec plaisir les textes de Dan Simmons sur cette période).

Une période terrible pour moi, l'enfant de la guerre et des sacrifices inouïs de la lutte contre le fascisme et le nazisme.

Dès 1984, je commençais à être fatigué de militer au PC. Ce monde me révoltait. Mais je ne voulais pas l'admettre et je m'agrippais à cet héritage de l'antifascisme du PC que la famille de ma mère a si cher payé.

C'est d'ailleurs cette année-là que je mis en place le lent mais irréversible processus de ma disgrâce au PC. Il fallait préparer les élections cantonales de 1985. La situation du PC était très difficile politiquement car les ministres communistes venaient de quitter le gouverne-

ment. Le PS local à Givors allait évidemment favoriser la perte du siège de Conseiller général tenu par Camille Vallin depuis... 1945 ! Avant le Comité de section qui devait décider de qui devait être candidat, Camille Vallin, en bon stalinien, déclara au journal Le Progrès que c'était lui le meilleur. Je ne partageais pas cet avis, cet article me mit en colère et je fis part sans prudence de cette colère à mon amie Yvette qui s'empessa de rapporter mes propos irrévérencieux à Vallin. Je maintins néanmoins ma position contre la candidature de Vallin (il fallait renouveler !) au comité de section et au comité fédéral. Je fus battu bien sûr. Il faut dire qu'aux élections cantonales précédentes, en 1979, j'avais été désigné par la section et la fédération pour prendre la relève. Tout était décidé quand soudain, Jean-Paul Magnon, secrétaire fédéral, me fit savoir, avec ses manières de maquignon, que je ne pouvais plus être candidat car le maire communiste de la commune voisine, Roger Tissot, s'y opposait. Je pris cela comme une trahison de la part de mon ami Roger que j'avais contribué

magistralement à faire élire comme maire, mais je décidais de suivre les ordres fédéraux en déclarant que je n'étais plus candidat, ce qui mit en colère bien des camarades de la section. Je n'en fut pas remercié pour autant par le PC par la suite...

En 1989, aux élections municipales de Givors, tout le monde était étonné que je ne sois pas en tête de liste. Non ! C'était Vallin qui restait accroché à son poste de maire. Lors de l'hiver 1988, après les élections présidentielles qui ont vu le triomphe historique de François Mitterrand, je me souviens d'avoir couvert les murs de portraits de Vallin pour la campagne municipale. Il fallait que tout soit clair : je ne tenais pas du tout à être maire PC, mais alors pas du tout... D'ailleurs, lorsque quelques années plus tard en 1993, Vallin, très tendu, m'annonça que ce ne serait pas moi le maire mais le petit Passi, il fut étonné de ma réaction passive. Dans ma tête je plaignis les Givordins d'avoir un maire aussi mauvais et, dans les premières années de son mandat, je m'évertuai à l'aider à prendre un peu de compétence

sans réussir, car l'intéressé lui-même souhaitait rester dans sa crasse.

En 1995 d'ailleurs, sous le prétexte du manque d'argent je fus licencié par le PC sans indemnité ni remerciements... Je dus donc réintégrer mes fonctions à la mairie de Pierre Bénite après douze années de détachement. Pas facile !

Voilà donc l'ambiance générale.

Années quatre-vingt-dix : au fil du Rhône

J'avais jusqu'alors exercé mes talents dans l'écriture au service de Vallin en tant que membre de son cabinet et au service du PC comme journaliste à la Voix du Lyonnais, hebdo de la fédération. Je fus même sollicité à la mairie de Givors pour remplacer un rédacteur du journal municipal qui faisait (aux frais de la mairie) l'école de quatre mois du PC...

Cette (encore petite) prise de distance fut suffisante pour que je décide désormais de ne plus écrire pour les autres, mais d'écrire pour moi-même.

Je composai un premier livre dont je soumis le manuscrit à l'éditeur du PC (Messidor) qui me demanda de le réécrire (ce que je fis) et qui devint *Au fil du Rhône, histoires d'écologie* qui remporta un certain succès. Mais ce qui m'intéressait c'était la fiction. Le fleuve inspirait beaucoup mon goût macabre avec ses flots sombres et puissants qui cachaient de noirs mystères. Je rédigeai alors *Vorgines*, un recueil de ténébreuses

histoires fluviales et de témoignages de riverains. Je devenais un spécialiste de l'anthropologie du fleuve.

Maintenant, il fallait trouver un éditeur. Je pris les pages jaunes de l'annuaire et j'envoyais mon manuscrit au premier éditeur de la rubrique : "ALEAS". A ma grande surprise, je reçus un coup de fil de l'éditeur qui me proposa un rendez-vous. Je me rendis donc dans leurs locaux à Lyon, et je compris au fil de la conversation qu'il y avait un malentendu car, je m'en rendis compte, ce monsieur avait été interviewé par l'Humanité Rhône Alpes et, me connaissant, il crut que je venais à lui sur la base de son interview... L'entrevue se passa bien, mais quelque temps plus tard je l'appelais et il m'informa qu'il refusa mon manuscrit. Je l'envoyais alors au journal Le Progrès qui éditait un livre régional par ci par là. Je fus assez surpris de lire dans les colonnes de ce journal un grand article sur mon manuscrit avec citations et critique très très positive...

Cela m'encouragea et je pris la décision de m'autoéditer. Après cette décision j'eus une autre idée : j'étais journaliste

bénévole à la revue “Naturellement“ et responsable national du Mouvement national de lutte pour l’environnement (MNLE) dont c’était la revue officielle. Je leur proposai de publier ce livre sous l’égide de Naturellement ce qu’ils acceptèrent avec enthousiasme. Il faut dire qu’à l’époque (en 1994) le rédacteur en chef en était mon ami Jacques Mogenet, très compétent journaliste, membre de l’association des journalistes pour la nature et l’écologie (JNE) qui parraina avec Sylvie Mayer mon entrée dans cette association dont je suis toujours membre...

Je publiai le livre et le présentai à Givors (j’étais alors Maire-adjoint). Je fus surpris du succès public de cette présentation. Une foule compacte vint pour acheter le livre et se le faire dédicacer. Ayant financé moi-même sa publication je rentrai dans mon argent sans déficit. Je proposai à la librairie Flammarion à Lyon de le vendre, ce qu’ils firent, ainsi qu’au rayon livre de Carrefour à Givors.

Quelque temps plus tard, cette librairie fut détruite par un incendie et les éditions Messidor déposaient le bilan. Ce

signe du destin aurait dû m'interpeller, mais j'étais parti dans la voie de l'édition et de l'écriture et rien n'aurait pu m'en empêcher... Pourtant je faisais souvent part d'une certaine paranoïa humoristique en déclarant : « Le premier éditeur qui m'a édité a fait faillite et la seule librairie qui vendait mon deuxième livre a brûlé ! »

Je ne me décourageais pas pour autant.

Lorsque je cherchais un éditeur pour *Vorgines*, j'avais envoyé mon manuscrit aux éditions Ouest-France. Très longtemps après, l'éditeur me contacta en me disant qu'il ne publierait pas mon livre mais qu'il m'en commandait un autre, sur le fleuve Rhône : un livre plus touristique et historique agrémenté de témoignages vivants. Je le rédigeai donc et ce fut *Le Rhône fleuve lumière*. L'éditeur en fit deux éditions : une édition reliée (toujours en vente) et une édition cartonnée avec un titre différent : *En descendant le Rhône*. Cette dernière bien que beaucoup moins chère ne se vendit pas et quelques années plus tard, je le vis en vente en livres d'occasion alors que l'éditeur m'avait informé qu'il le mettait au pilon.

Lors de la rédaction de ces livres, j'avais acheté le "Que sais-je ?" sur le Rhône chez un bouquiniste. Voyant cette édition très ancienne et épuisée je proposais aux Presses Universitaires de France (PUF) de leur en écrire un autre. Quel ne fut pas mon étonnement (et ma satisfaction) de recevoir un courrier d'acceptation. Je me fis un très grand plaisir de rédiger ce "Que sais-je ?". Mais là encore je tombais mal ! Les PUF traversaient de très graves difficultés (ah oui ! le monde de l'édition n'est pas facile...) et ils furent très occupés à restructurer leur société et le livre fut très mal distribué (la bibliothécaire de Givors me fit part de ses difficultés à se le procurer...)

Années quatre-vingt-dix (suite) : **Naturellement et Phénix**

Pendant que je publiais chez Ouest-France et chez PUF, je continuais à mettre en place mes idées pour la création d'une maison d'édition après la parution de *Vorgines* sous l'égide de la revue "Naturellement". Je me mis d'accord avec mes amis du MNLE et nous créâmes l'association Editions Naturellement. Je réunis quelques auteurs de cette association et composai un ouvrage collectif *Ecologie et progrès* dont je suis encore fier aujourd'hui... J'envoyais ce projet de livre à plusieurs diffuseurs et distributeurs afin d'être distribués en librairie. Le PDG du diffuseur CED me contacta et je le rencontrai avec mon ami Mogenet. Ce fut lors de l'hiver 1997, nous prîmes le bus et marchâmes longtemps sur les rives industrielles de la Seine avant de découvrir cette petite maison vermoulue au fond d'un petit jardin qui était le siège de CED. Nous fîmes affaire et ils m'envoyèrent chez le distributeur Distique car il faut un diffuseur (une espèce

de service commercial) et un distributeur (le service qui livre les livres chez les libraires). Je me souviens de mon rendez-vous chez Distique à Luisant dans la banlieue de Chartres avec de charmantes jeunes femmes. L'affaire fut conclue et oh joie ! Nous avons une maison d'éditions et une distribution en librairie...

Tous les ans en décembre nous faisons une réunion avec les représentants de CED qui me faisaient part des difficultés qu'ils rencontraient avec les libraires. Le problème, en fin de compte, était que je devais adapter ma production au goût des libraires si je voulais vendre...

Hélas, le sort ne se priva pas de m'envoyer encore quelques signes. *Ecologie et progrès* à peine édité, Distique déposa son bilan à la suite de Maxi Livres dont cette société de distribution était la filiale... Distique fut repris mais j'en étais quitte pour perdre la recette du premier livre édité et de payer par contre les retours.

Quelques années auparavant, alors que je fouillais dans les rayons de livres invendables de la FNAC à Lyon, je découvris

quelques exemplaires d'une revue mal reliée et mal imprimée : la revue Phénix. Ma foi son contenu m'avait plu. Il n'y avait rien d'autre de comparable à l'époque et ils demandaient des collaborateurs. Je me proposais et je fus pris. Je fis donc la connaissance de Marc Bailly. Entre le moment où il avait auto publié ces Phénix de la FNAC et celui où je pris contact avec lui, il avait réussi à se faire éditer Phénix par les éditions Lefrancq. J'étais très heureux de cette collaboration, un vrai plaisir intellectuel, un vrai plaisir d'écriture. Je collaborais donc au numéro sur les vampires, celui sur Masterton et celui sur la Fantasy. Le sort voulut que je n'écrive plus pour Phénix car je devins éditeur, hélas... Bailly se présentait comme directeur de collection chez Lefrancq. Cela posait son homme. Effectivement, il était indiqué dans certains livres de cet éditeur : "sélectionné par Marc Bailly". Voilà un travail pas très compliqué à réaliser : il suffit d'avoir l'adresse des agents des auteurs étrangers et de publier ce qu'ils proposent c'est en gros ce qu'il faisait.

Après mon livre sur le Rhône chez Puf, j'écrivis quelques nouvelles et mon roman « Ruines » que je proposais à bien des éditeurs dont certains me répondaient en faisant une critique de l'écriture de mon livre et d'autres m'envoyaient le même formulaire de refus que devaient recevoir les centaines et les milliers d'auteurs dans mon cas. J'envoyai aussi quelques nouvelles chez le fanzine Cyberdream (édité par la défunte (et regrettée) maison DLM), fanzine fondé par Francis Valéry qui avait alors passé la main à Sylvie Denis. Cette dernière m'a fait réécrire une nouvelle pour, en fin de compte, ne pas la publier. Paix à l'âme de la défunte Cyberdream. Bien plus tard, je rencontrai Sylvie en compagnie de Roland Wagner dans une petite librairie sympa de Lyon. Elle ne daigna pas m'adresser la parole. J'avais l'intention de publier son interview ainsi que celui de Roland dans Sfmag et leur proposai d'envoyer les questions par écrit. Sylvie ne me dit jamais non (elle ne me dit d'ailleurs rien du tout !). J'envoyai donc les questions au couple et Roland me répondit (voir cette inter-

view dans Sfmag) mais Sylvie resta toujours aussi silencieuse. Quel mépris !

Je me souviens d'avoir eu une discussion avec Roland. Je l'informai du dépôt de bilan des éditions Naturellement. Nous avons eu un petit débat sympa. Il me déclara qu'il partait du principe qu'il ne travaillait plus avec les gens qui ne l'avaient pas payé... Or, récemment, il donna (vendit ?) une de ses nouvelles à Marc Bailly pour publication. Cette nouvelle a déjà été publiée dans le recueil "Noirs complots" aux Editions Les belles Lettres. Cela montre deux choses : Wagner ne considère pas que Bailly a une responsabilité dans la faillite des éditions Naturellement et ensuite que Bailly ne fait que recycler des textes déjà publiés par d'autres...

D'ailleurs, ces parutions nommées "Mini Phénix" ont donné lieu de ma part à une mise au point que voici (datée du 3 juin 2004) :

Je dois vous donner des informations au sujet des publications suivantes annoncées sur Internet : Éditions du CHA-

BERNAK : Mini-Phénix (articles, interview, bio-bibliographie, nouvelle)

(...)

Cette "maison" d'édition est tenue par Marc Bailly qui fut directeur de collection chez Lefrancq (faillite en 1999) chez Association éditions Naturellement (faillite en 2001) et chez SARL éditions naturellement (faillite en 2003). Il fut aussi rédacteur en chef de Sfmag, et Corthouts rédacteur en chef adjoint, Sfmag qui est aujourd'hui assez mal en point en résultat de la gabegie de ces messieurs pendant quatre ans au cours desquels ils ont pourtant été payés pour (mal) faire leur boulot..

*D'autre part la plupart des textes de ces "miniPhénix" sont des ressucées de textes déjà parus dans des numéros de Phénix édités par les éditions Naturellement. Ainsi par exemple, **le chapitre 9 inédit de Valerio Evangelisti** traduit par mon père Guy Pelosato a été publié par Marc Bailly sans autorisation du traducteur.*

D'autres textes viennent de Sfmag et en aucun cas en tant que propriétaire du titre Sfmag je n'ai donné l'autorisation

de publier ces textes... Je n'ai d'ailleurs pas été consulté. Je rappelle également qu'un texte publié dans une revue par un salarié de cette revue et écrit par lui ne lui appartient plus mais appartient à la revue...

Comment peut-on appeler cela ? Du pillage ?

J'avais également écrit un petit roman de SF *La Compagnie des clones* que je destinai à la collection "MACNO" de chez Baleine mais ces braves gens ne m'ont jamais répondu... Je décidai alors de publier nouvelles et romans aux éditions Naturellement. J'envoyai bien sûr mes œuvres à Phénix en Belgique... C'est pourquoi, je fus considéré par Marc Bailly comme éditeur et quand Lefrancq fit faillite, Bailly ne se vit pas reprendre son travail de gratte papier à la sécurité sociale belge... Il fit appel à moi en se présentant comme directeur de collection de chez Lefrancq, en disant le plus de mal possible de cet éditeur le traitant d'escroc, me disant qu'ils lui devaient de l'argent, etc. Que n'ai je entendu alors sur ce pauvre "Martin" de chez Le-

francq... Si j'avais su alors, lorsque moi je ferais faillite, qu'il tiendrait le même discours sur moi... Mais à l'époque, Bailly m'apparaissait comme un pro avec sa collaboration chez Lefrancq et ses 50 numéros de Phénix derrière lui. Il fut donc embauché à l'association éditions Naturellement.

J'avais proposé également mes nouvelles à Bifrost, j'avais reçu un vrai travail de critique et de lecture d'un lecteur qui habitait à Cannes, qui n'avait absolument rien compris à ce que j'avais fait (comme j'utilisais des termes d'alchimie et d'occultisme il croyait que je faisais du plagiat de Lovecraft !) mais avait néanmoins sélectionné mes nouvelles qui ne parurent jamais dans Bifrost... Le "boss" comme avait dit ce lecteur avait décidé de ne pas les publier.

Alors que je venais de publier *Ruines*, je proposais d'en rédiger la suite dans le cadre de la "bible" de la nouvelle collection "Agence Arkham". Je proposais mon projet à Francis Valéry qui avait créé cette collection. Il refusa le projet. Je ne fus pas le seul à vrai dire car plus tard j'avais publié d'autres petits romans

refusés par Valéry, comme par exemple, *Le Nombriil du monde* de Roland Wagner que Marc me proposa à la publication. Comme nous n'avions pas les moyens de nous payer un correcteur (et que Marc Bailly était nul en orthographe) je corrigais les manuscrits. Je dois dire que celui de Roland était particulièrement négligé et qu'il avait même à la fin fait une erreur dans ses personnages qui montrait clairement que ce petit roman était initialement destiné à l'agence Arkham.

Année 1999 : le tournant

Je me souviens de cette fin de millénaire à Givors ma petite ville fluviale. Une nuit de novembre 1998, c'était un vendredi, les jeunes maghrébins de la place Henri Barbusse où j'habite, la place de la mairie, (ils se présentaient eux-mêmes comme "les rats de la place") se déchaînèrent en dessous de mon immeuble. Cris, plutôt "aboiements" habituels ne faisaient que faire monter mon stress alors que je me débattais avec une panne de mon ordinateur... A un moment donné je descendis et le spectacle qui m'attendait dépassait tout ce que je pouvais imaginer dans le cadre de la déchéance humaine : de jeunes arabes de quinze à dix-huit ans complètement ivres qui avait vomi dans tous les coins et particulièrement dans le local poubelle où ils avaient élu domicile... Une énorme merde bien roulée et bien moulée trônait dans notre escalier au milieu d'une mare de dégueulis. Je vous prie de croire que les échanges furent relativement violents mais l'adversaire était déjà mal en point... Ce qui m'ennuyait le plus n'était

pas la gêne occasionnée (bien que cela eût beaucoup d'importance) mais la déchéance de ces jeunes complètement ivres, shootés au shit...

– *On fait la fête M'sieur ! On fête la sortie de prison d'un copain...*

Eh bien cet événement fut la goutte qui fit déborder le vase ; je n'en pouvais plus des problèmes à la mairie où j'étais maire-adjoint, du tapage nocturne et des agressions quotidiens alors que la police n'osait plus venir dans ce centre ville où j'habite en face de la mairie et surtout le laissé aller du maire et des élus et du PC... On ne pouvait plus se faire livrer une pizza, le facteur se faisait agresser régulièrement, un vrai enfer. Le lundi suivant je fus incapable de me lever, plongé dans une profonde dépression. Je ne m'en suis pas encore relevé aujourd'hui (17 août 2004)... En ce qui concerne la délinquance, je n'étais pas encore sorti d'affaire le pire était encore devant moi...

C'est dans cette ambiance, dans cet état de faiblesse extrême que je reçus la demande de Bailly... Cela explique certai-

nement ma grande crédulité. Ceci dit, je ne fus pas le seul dans ce cas : les éditions Lefrancq furent les premières dupes...

Il m'a fallu une certaine expérience du fandom pour m'apercevoir que les livres « sélectionnés » par Marc Bailly pour ma collection *Fictions* avaient été refusés par d'autres éditeurs. Nous faisons la voiture balai des auteurs français et belges de SF...

Le problème c'est que Bailly voulait vivre de cette activité et que moi je me sentais coupable de ne pas y arriver car, franchement ses livres ne se vendaient pas... Mais ma dépression faisait son œuvre et j'avais du mal à y voir clair...

Comme je le disais, je n'avais pas fini avec mes problèmes de la zone sensible dans laquelle j'habitais et où j'habite d'ailleurs toujours.

Par une froide soirée d'un samedi de janvier 1999, je revenais des courses avec mon épouse et je fus étonné de voir une concentration de jeunes arabes dans le local à poubelle de mon immeuble (à partir du hall d'accès à l'ascenseur on

voit le local à poubelles au travers des vitres. Ils étaient tous debout, serrés les uns contre les autres, le regard sombre et plein d'esprit de vengeance. Habitué des squats dans cet endroit je ne m'attardais pas sur cette curieuse image. Pourtant j'aurais dû ! En effet quelques jours auparavant, une bande armée de Givors avait attaqué le bureau de Poste de Tain L'Hermitage. Les gendarmes étaient intervenus et une fusillade avait éclaté. Un jeune de mon quartier fut grièvement blessé. Ce samedi là nous venions d'apprendre que le jeune était mort des suites de ses blessures. Je sortais d'arrêt maladie. J'avais encore en tête la fête des quatre-vingts ans de Camille Vallin qui s'était déroulée quelques semaines auparavant et au cours de laquelle je me trouvais à la même table que lui et d'éminents membres du bureau politique du PC... Je pensais alors que le PC justement n'était pas étranger à cette situation de violences urbaines à force d'avoir toujours laissé les délinquants garder le dernier mot sous prétexte d'exploitation capitaliste.

Quelques minutes plus tard, de retour de chez moi avec mes sacs Carrefour pleins j'entendis des cris, les aboiements habituels mais bien plus forts en bas de chez moi. Je descendis pour voir mais j'arrivai après la bataille : je sentais une forte odeur d'essence. Tous mes voisins de l'immeuble étaient rassemblés visiblement très énervés. Il y avait également mon ami Roger Long (que j'eus la tristesse de perdre après une longue maladie qui l'a emporté quelques mois plus tard...)

- Que se passe-t-il ? Lui demandai-je.
- Ils ont essayé d'incendier l'immeuble. On les en a empêchés et cela a fini en bagarre ; regarde : ils ont cassé les vitres...

Nous avons passé la nuit en bas sur le trottoir à monter la garde. La police a fini par venir en tenue de combats et avec un véhicule de la BAC. Un certain nombre de jeunes et de moins jeunes continuaient à rôder par là sans vergogne.

Je m'adressai à un groupe, (j'observai parmi eux un chef de bande membre

d'une très grande famille algérienne de Givors) et poliment leur fis part de nos problèmes. Je n'eus droit qu'à des moqueries et en conclusion :

- On sait ! Les flics sont tous venus nous respirer les doigts pour voir s'ils sentaient l'essence...

Pas d'élus de la mairie. Le maire prévenu par la police nous a envoyé... Mohammed Bennoui, le président de l'association des algériens qui avait montré une petite agressivité due certainement à son impuissance, sans apporter quoi que ce soit. Raymonde, mon épouse, téléphona à Passi le maire pour insister auprès de lui afin qu'il vienne montrer son soutien aux gens de l'immeuble. Il vint dans la voiture de son papa qui conduisait... Et sa venue n'apportait pas grand-chose...

Le lendemain dimanche, il neigeait. La fatigue de la nuit blanche se faisait sentir.

Néanmoins, je me dis qu'il fallait que je prenne en photo les vitres cassées dans le hall d'entrée. Je me saisis de mon appareil Polaroid, je fis quelques photos et, pour admirer la neige tomber, m'avançai

sur la place sur laquelle les forains remballaient leurs stands. J'avais noté du coin de l'œil un nouveau rassemblement de jeunes arabes dans la coursive du rez-de-chaussée de l'immeuble d'à côté (coursive appelée pompeusement « galerie commerciale » par le premier adjoint mais dans laquelle aucun commerce n'a jamais tenu face aux agressions de ces jeunes qui en avaient fait leur quartier général). Soudain un jeune sortit de ce couloir en haut des escaliers en briques rouges et m'interpella :

– Quesse tu r'gardes ?
Fousl'camp !

Je vis alors rouge ! Je m'élançais vers le groupe, je m'introduisis au milieu d'eux et les interpellai verbalement avec une violence certaine dans les mots. Je fus étonné car, au-delà de leur agressivité, je vis dans leur regard qu'ils étaient, quelque part, désarmés... Je leur parlai à la figure en envoyant moult postillons... Une maman arabe ouvrit sa fenêtre et appela les jeunes (ou moi ?) au calme. Ils finirent par quitter les lieux. Je retournai donc au bas de mon immeuble et sonnai chez moi à l'interphone

demandant à Raymonde d'appeler la police de ma part en tant que maire-adjoint. Puis, confiant, je me rendis à l'angle pour attendre le véhicule de police.

Celui-ci ne vint jamais...

Lorsque je pris position sur le trottoir je vis arriver la sœur du jeune homme qui venait de mourir. Je m'adressai alors à elle pour lui expliquer ce qui était arrivé. Mais elle ne me répondit pas, le visage crispé par une curieuse et profonde inquiétude...

Par contre, quelque temps après je vis arriver deux frères de cette grande famille d'Algériens de Givors dont je parle plus haut... Lorsqu'ils descendirent de voiture devant moi je notai le même éclair d'inquiétude dans le regard du plus petit. Je les interpellai immédiatement :

- Houahou ! C'est la mobilisation générale !
- Quesse tu fous là ? Tire-toi ! Me dis le plus gros.
- Calme-toi lui dit son frère.

Puis en s'adressant à moi :

- Reste pas là, tu vois bien qu'il est énervé...
- Je vais te tuer gronde son gros frère... Je te nique, je nique ta grand-mère. Enculé...

Enfin bref, je passe sur le langage châtié de ces individus et finalement le gros me pris par le bras et m'entraîna vers mon domicile en continuant à m'insulter... Je me laissai entraîner un moment puis je lui criai dessus comme je savais si bien faire maintenant et il me lâcha dans un recul de frayeur... Néanmoins, je décidai de rentrer chez moi... A peine arrivé, j'entendis les premières explosions de pneus des voitures incendiées... J'appelai la police, mais il n'y avait qu'un seul agent au commissariat. C'était dimanche. Mais comment ? Après la nuit que nous avons passée, en sachant que les « jeunes » préparaient quelque chose suite au décès de l'un d'eux on avait laissé le commissariat sans flic ?

Voilà pourquoi je ne devais pas être où j'étais, pourquoi je gênais...

Quelques mois plus tard, l'un des deux frères, le gros, fut arrêté pour attaque à

main armée, en flagrant délit. Cela faisait des mois qu'il était pisté par la brigade criminelle. Je dois dire qu'après les événements de janvier j'avais été porter plainte contre lui et son frère. Le procès suite à ma plainte eut lieu quelques temps après son arrestation. J'avais demandé un soutien au maire à mes collègues élus car je connaissais la famille depuis longtemps pour m'en être occupée dans le cadre de mes fonctions pour un soutien social et un relogement (voyez comment je fus remercié...). Personne ne vint sauf une conseillère municipale qui eut le courage de venir me rejoindre au palais de justice. Plusieurs frères et sœurs du prévenu se trouvaient dans la salle. Le voyou fut introduit par des hommes armés et équipés de gilets pare balle. Il boitait car il avait été blessé lors de son interpellation. Il passa tout son temps à faire des signes à son frère assis au fond de la salle avec une sœur ; à tel point que le président du tribunal lui rappela que c'était son procès, et qu'il pourrait au moins s'y intéresser. Je fus évidemment appelé à la barre. Mon avocat m'avait dit que la condamnation se-

rait difficile car il n'y avait pas de témoins. Je fus quasiment humilié par l'avocat de ce gangster. Finalement cet individu fut condamné à deux mois de prison ferme car son frère avait indiqué que « pour me calmer » le gros m'avait tenu par le bras pour me conduire chez moi, ce qui rendait plausible mon témoignage... Après l'incendie de vingt-trois voitures en janvier, personne n'a été arrêté, madame le commissaire se plaignant dans la presse de n'avoir eu aucun témoignage. Finalement je fus le seul à avoir fait condamner un dangereux individu pour ces faits...

En cette année 1999, la situation des éditions Naturellement ne s'annonçait pas trop mal. Si nous étions restés à un niveau modeste de production, nous nous en serions tirés. Mais Bailly souhaitait vivre de son activité littéraire. Il fallait donc une production suffisante pour dégager des ressources. Encore eût-il fallu que cette production soit de la qualité nécessaire...

Bailly me proposa de publier des auteurs anglo-saxons reconnus. Cela demandait

une traduction et des à valoir énormes. De plus, j'ignorais alors qu'il faisait la voiture balai de l'édition en éditant les livres que les autres éditeurs avaient refusés. Ainsi nous avons fait appel à François Truchaud pour la traduction de deux Masterton. Je me souviens encore des appels téléphoniques de ce brave Truchaud qui s'inquiétait car j'avais toujours du mal à le payer... Le problème c'est qu'il refusait de travailler avec un ordinateur. Il tapait ses traductions à la machine. Je recevais ses manuscrits par la poste et lorsque j'ouvrais l'enveloppe pour sortir la liasse de feuillets il s'en dégageait également une forte odeur de fumée de tabac. Je lui fis la remarque un jour au téléphone pour plaisanter en ajouter que fumer nuit gravement à la santé. Il n'a pas eu l'air d'apprécier. Il en était de même avec certains auteurs français. Ainsi en septembre 1999, Bailly me proposa de publier *L'Ogresse* de Michel Pagel. Je savais pertinemment que Michel s'était vu refuser ce livre par plusieurs éditeurs. Bailly lui promit un à valoir de 10 000 FF. Je pensais qu'une telle somme n'était pas dans nos capaci-

tés de paiement. Bailly insista sur la qualité de l'ouvrage (ce que je ne nie pas) et sur les ventes qui permettraient de régler cette somme. Je ne suis jamais parvenu à la régler car les ventes furent plus que modestes. Je n'avais même plus les moyens d'envoyer des exemplaires du livre aux (nombreux) membres du jury du "Grand prix de l'imaginaire" (je me suis toujours demandé en quoi ce prix était "grand"...), exemplaires qui m'avaient été demandés par la charmante Kati, secrétaire du jury... Or, Joëlle Wintrebert (qui n'est pas aussi jeune mais qui est également charmante) trouva le moyen de dire à Michel que si son livre avait été envoyé par l'éditeur aux membres du jury il aurait eu le grand prix. J'imagine la colère de l'auteur qui ne se priva pas de m'écrire : « Vous êtes en dessous de tout ! » Finalement, Michel me proposa un arrangement : les éditions Naturellement lui cédaient les droits de son livre faute d'avoir pu payer les à valoir. Ce que je fis volontiers. Je dois dire aussi que le fait d'avoir édité ce livre lui a donné une seconde vie. Pierre Pelot, qui écrivait alors des chroniques

dans l'Huma (qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour gagner sa chienne de vie d'auteur !) en publia une dithyrambique sur *L'Ogresse*. Michel trouva alors d'autres éditeurs. J'en suis très heureux pour lui.

Nous avons aussi édité un livre de Pierre Pelot (*Nos armes sont de miel*). Pas de chance, au moment où il fallait payer nous étions au bord du gouffre, avec une dette énorme auprès de l'imprimeur. Sachez tout de même qu'au début je payais les auteurs ! Je ne fus plus en mesure de le faire quand les déficits s'accumulèrent. Je demandais à Bailly d'expliquer cela à *son* auteur. Malheureusement Bailly n'a jamais fait aucun effort pour défendre son entreprise, au contraire, il développait la démarche infantile de dire partout que j'étais responsable de tous les maux de l'édition (comme il l'avait fait avant au sujet de Lefrancq). Je me souviens d'un e-mail agressif de Pelot que Marc m'avait transmis dans lequel l'auteur se plaignait amèrement d'avoir déjà fait un infarctus du myocarde à cause du stress littéraire et que là on se conduisait à la

manière du fanzinat, etc. Je comprends, mais ces auteurs si véhéments pour réclamer leur dû croyaient certainement avoir fait des ventes somptueuses... Or, avec les auteurs français je n'ai jamais dépassé des ventes de quelques centaines d'exemplaires... La plus faible vente fut celle du livre *Le meilleur tireur de l'est*. A tel point que l'auteur m'envoya deux lettres recommandées pour contester le chiffre de vente. Ensuite, Pelot me traita avec le plus parfait mépris.

En fait, il faut comprendre que ces écrivains de SF (encore que Pelot a su varier ses productions littéraires) veulent vivre de leur plume. Et que leur plume ne leur rapporte pas grand-chose. Il est facile alors de s'en prendre aux éditeurs...

D'autre part, j'ai remarqué à quel point l'auteur est sympa avec l'éditeur avant la signature du contrat et à quel point ensuite il devient impitoyable, agressif... Agressivité inversement proportionnelle aux résultats des ventes de son livre. Mais heureusement ce n'est pas le cas de tous les auteurs.

Au printemps de 1999, je fus invité par Marc à une espèce de convention belge de SF à Bruxelles, dont il était le coorganisateur avec une bibliothèque dont la directrice est extrêmement charmante. C'est là que je fis la connaissance de Graham Masterton qui apparut comme un jeune cadre très jovial en compagnie de sa fidèle épouse, une belle femme mûre blonde. Ce qui m'a surpris c'est la quasi absence de public. Très faible participation. Je pris conscience alors que dans ce genre de manifestation il y a beaucoup de gens qui ont des choses à vendre et très très peu qui achètent. Toutes les expériences que j'ai faites ensuite n'ont fait que confirmer cette analyse. C'est pourquoi je ne me rends plus à aucune convention.

C'est à Bruxelles aussi que je fis connaissance avec Daniel Conrad (le pseudo de Yannick Pierre) qui était alors rédacteur en chef de la défunte revue *Ténèbres* à laquelle je fus le premier abonné et sans doute je restais le seul... Lui aussi n'était pas venu pour acheter mais pour vendre... Il me proposa d'éditer un recueil des interviews réalisées par *Té-*

nèbres. Ce projet m'intéressait mais je vis qu'il froissait Marc Bailly et je décidais dans ces conditions de ne pas donner suite (ce en quoi j'ai eu tort !). Mais Daniel Conrad me proposa un autre projet : un recueil de nouvelles déjà publiées dans *Ténèbres* et sélectionnées par lui et son compère Benoît Domis également rédacteur en chef. Ce fut *Ténèbres 2000*. Je courais encore un risque en publiant cet ouvrage et, pourtant, je ne fus pas remercié par Daniel Conrad par la suite... Ceci dit, voici ce qu'il écrivit dans la préface de cet ouvrage : « Grâce à la passion et au courage d'un valeureux éditeur, Alain Pelosato,... ». A la fin, ils remercient et dédient cette anthologie à « Maître Alain Pelosato, notre mécène ». Tout ce beau monde s'occupe désormais de *Dreampress.com* une SARL (société à responsabilité limitée) dont Benoît Domis est le gérant il est en compagnie de Daniel Conrad « directeur littéraire », Laurent Français « directeur artistique » et François Cazals « directeur marketing et projets spéciaux ». Nos amis doivent avoir une sacrée rigueur de gestion : ils ont publié deux livres ! Il est vrai que ne

rien faire est le meilleur moyen de ne pas courir de risque... Ils ont d'ailleurs réalisé l'exploit de publier quatorze numéros de *Ténèbres* en quatre ans et ils se sont arrêtés... Ceci dit, sur leur site, ils annoncent l'objectif d'éditer des œuvres littéraires mais ils se sont déclarés au tribunal de commerce comme société *d'activités de banques de données* (code activité : 742Z). On ne comprend pas très bien... Pas très transparent tout cela.

A Bruxelles, je fis connaissance également de deux personnages incontournables de la SF Belge : Jacques Van Herp et Henri Vernes, ce dernier passa sa journée à démolir l'œuvre de Stephen King. Van Herp fit un excellent exposé sur les origines de la SF. Je me souviens encore d'une anecdote au sujet de Van Herp. Avant le dépôt de bilan de Lefrancq, ce dernier publia un recueil de nouvelles et une biographie d'un auteur américain, Fritz Leiber, ouvrage préparé et traduit par Van Herp. Je fis la remarque suivante à Bailly : le livre était plein de fautes. Il me répondit que c'était de la faute à Lefrancq ! Soit ! Peut-être que l'éditeur n'avait plus les moyens de se payer un correcteur... mais un auteur ne doit-il pas aussi présenter un travail impeccable ? Or, mon expérience a montré que les auteurs de SF sont loin, très loin, dans leur majorité de faire un bon travail dans ce domaine.

Je me souviens bien d'un débat avec des écrivains et des scénaristes, dont Doug Headline qui réalisa quelques années plus tard *Broceliande*. Tous affirmaient

que si on voulait faire une carrière dans l'écriture il ne fallait faire que cela. Il y avait aussi Serge Lehman qui venait de recevoir le prix Bob Morane (un des prix les plus inutiles du lot... et je ne parlerai pas du prix Masterton, encore pire) avec sa directrice de collection Marion Mazauric qui quitta ensuite les éditions J'Ai Lu pour fonder les éditions Au Diable vauvert. Je fus surpris (peut-être pas tant que cela, avec le nom qu'elle porte) en 2002, lors des élections présidentielles qu'elle signât l'appel à voter Robert Hue. Serge Lehman fumait comme un pompier... J'espère qu'il a arrêté depuis car je ne manquai pas de le lui faire remarquer. Bien plus tard Serge Lehman me proposa d'éditer en recueil les articles qu'il avait publiés dans le journal L'Humanité (des articles de prospective scientifique) ainsi qu'un recueil de ses nouvelles. Nous échangeâmes des courriers, je lui envoyai deux contrats, il les modifia et les signa, puis je les signai moi-même... et ensuite je n'ai plus eu aucune nouvelle de lui... (c'est le cas de le dire !)

D'autres rencontres me laissent un agréable souvenir comme celle avec Jacques Goimard, délicieux personnage incontournable dans le monde de la grande édition et celle avec le fabuleux artiste qu'est W. Siudmak dont les peintures m'ont toujours enchanté sur les couvertures des livres. Je me fis un grand plaisir de lui faire part de mon admiration et je m'aperçus que cela le toucha. Dans un autre registre j'aurais aimé rencontrer Nicollet, mais ce plaisir ne me fut jamais accordé. (Nicollet illustra les couvertures des livres des éditions Oswald...)

Il y avait un autre illustrateur à cette manifestation : Gilles Francescano. Je lui fis également part de mon admiration pour ses illustrations de couverture de la série des Robert E. Howard au Fleuve Noir. Il eut l'air d'en être surpris... Il travailla à plusieurs reprises pour les éditions Naturellement et collabora bénévolement à Sfmag. Aujourd'hui, il publie dans le magazine L'Ecran fantastique sa rubrique "Mine de rien" qu'il avait inaugurée dans Sfmag.

J'ai toujours eu du mal à payer les illustrateurs, comme j'ai toujours eu du mal tout le monde d'ailleurs, n'ayant jamais d'argent, ma paie passant en entier pour combler les brèches qui s'élargissaient jour après jour. Le seul qui eut une attitude réellement dure, quasiment fasciste avec moi fut Jozelon que j'avais sollicité pour illustrer la couverture d'un livre de ma collection d'un auteur débutant : *Le Souffle du rêve* de Bernard Henninger. Il demandait bien cher...

Ce brave Bernard Henninger, comme certains auteurs, se voyait déjà entamer une grande carrière professionnelle rien que parce qu'il avait été édité. Il n'avait pas compris qu'être édité ne suffit pas, loin de là. Il m'envoya moult lettres recommandée pour me mettre en demeure de publier son deuxième livre car j'avais eu l'imprudence de signer un contrat avec lui mais les difficultés s'accumulant je ne pouvais plus me le permettre. D'ailleurs quelque temps après je déclarai la société en cessation de paiement. J'eus les mêmes réactions agressives de la part d'un autre auteur. J'avais publié de lui une œuvre théologique *Dieu et les*

extraterrestres. Et comme il insistait pour me demander de publier son deuxième, par honnêteté je lui fis part de nos difficultés et que j'étais sur le point de déposer le bilan. Alors l'agneau se transforma en loup et il m'envoya également plusieurs lettres recommandées dont une à mon travail à la mairie de Pierre Bénite en me menaçant du tribunal en essayant de me faire croire que je pouvais être condamné en faillite personnelle etc. Bref il voulait toucher ses droits d'auteur avant le dépôt de bilan. Je suis consterné en me rappelant que cette personne devait devenir pasteur....

Au moment où je faisais la connaissance de Daniel Conrad j'avais reçu un manuscrit assez étrange de Séréna Gentilhomme intitulé *Les Nuits étrusques*. J'avais lu une nouvelle de cette auteur dans *Ténèbres* justement. Et j'avais apprécié son style (dont malheureusement elle ne saura jamais varier...). J'en avais parlé à Daniel, pensant le voir heureux que j'eusse l'intention de publier une de ses auteurs. Je fus étonné de le voir relativement jaloux... Je publiai donc ce

livre, mais ce ne fut pas sans de pénibles péripéties. Je demandais à mon neveu illustrateur d'illustrer une scène du livre (c'est un livre qui cultive le mauvais goût, mais avec beaucoup de style). Séréna ne fut pas enchantée, pourtant le dessin représentait parfaitement la scène. D'autre part, elle m'envoya le livre sous forme de plusieurs fichiers Word, un pour chaque chapitre. Conformément au contrat signé qui demande un seul fichier j'aurais dû lui demander de me regrouper tout cela ; je ne le fis pas pour ne pas l'ennuyer. Mal m'en prit car j'oubliai le petit texte de remerciement au début. La couverture ne lui plaisant pas elle se saisit de cet oubli pour protester et je décidai donc de retirer le livre avec la couverture de son choix. Ce qui fait que le livre existe avec deux couverture et comme je l'avais pressenti alors, aujourd'hui les bouquinistes vendent à prix d'or l'édition avec la couverture de mon neveu mais hélas, je n'en tire aucun bénéfice financier sinon de la satisfaction morale.

Puis, Bailly me proposa *Jeunesse cannibale*, un recueil de nouvelles de ce

L'un d'entre eux alla bien faire un scandale à plusieurs reprises au siège du MNLE qui était devenu aussi le siège de la revue, mais ce fut la seule réaction négative....

Au salon du livre 2000, j'étais de nouveau très très mal en point... J'avais replongé dans la dépression. Je me souviens de notre stand où je retrouvais Alain Sprauel et Séréna Gentilhomme... et aussi, la charmante Nathalie Raphanel, avec qui j'avais publié un petit recueil de nouvelles intitulé *Pas de nouvelles de lui*, que je suis encore fier aujourd'hui d'avoir publié car vraiment cette fille avait écrit là un petit chef-d'œuvre, à tel point d'ailleurs qu'une étudiante en cinéma a pris cette histoire comme adaptation au film qu'elle a dû réaliser pour ses études... Pas mal non ? Si Nathalie (dont je n'ai plus les coordonnées) lit ces lignes qu'elle sache que son œuvre a eu des suites et je l'en félicite. Bailly qui commençait à tirer le diable par la queue car même lui je n'arrivais plus à le payer régulièrement me menaçait du tribunal le soir pour le lendemain matin me faire encore des tas de propositions de publi-

cations nouvelles. La SARL avec la parution de Sfmag tenait plus ou le moins le coup mais l'association coulait inéluctablement... Je ne pus pas payer Séréna pour sa traduction. Elle se transforma soudain en amazone haineuse. Je lui proposai de la payer en exemplaires de son livre qui s'était mal vendu. Elle accepta mais continua néanmoins à m'insulter sur les listes de discussion Internet.

Ce n'était pas facile de tenir ce stand. D'abord cela coûtait très cher et il fallait s'engager financièrement plusieurs mois à l'avance (c'est pourquoi malgré ma situation financière catastrophique nous avons un stand payé depuis longtemps) et je ne disposais pas d'un stock de livre et il fallait la gentillesse des gens de Distique pour amener les livres.

Dans le même temps à peu près, Bailly contactait Ayerdhal pour tenter de publier une de ses nouvelles dans Sfmag. Il me contacta et me dit qu'Ayerdhal voulait nous vendre une nouvelle 4000 FF. Je fus stupéfait de la somme exigée. Bailly m'assura qu'avec un tel nom on récupérerait la somme facilement. En

tant que correcteur bénévole je reçus donc la nouvelle par l'intermédiaire de Marc Bailly. Ce texte était un vrai brouillon bourré de fautes. Je fis part à Bailly de mon mécontentement, mais il publia néanmoins la nouvelle. Elle ne nous fit pas gagner un seul lecteur de plus. Je me refusai à payer dans ces conditions, n'ayant d'ailleurs jamais eu de contrat signé de la main d'Ayerdhal, qui encore aujourd'hui, surtout quand il est sous l'emprise de l'alcool, me traite d'escroc. Je me demande lequel des deux est l'escroc.

Le problème c'est qu'Ayerdhal est copain avec Jean Claude Dunyach (que j'appelle familièrement "Dudu"), que Séréna m'insulta sur la liste SFFranco sur Internet et que, dans la foulée, Dunyach m'assassina sur cette liste dont je fus finalement viré.

Ce sacré Dudu a déclaré plus tard à un directeur de collection qui a travaillé chez moi : « J'ai le bras long, je liquiderai les éditions Naturellement. » Sympa non ? Il a peut-être réussi alors. Ceci dit quand il a déclaré cela, cette maison d'éditions était déjà mourante. Il est fa-

cile de tirer sur une ambulance. Du coup, de gentil je suis devenu méchant et tout le monde dans le microcosme SF français s'évertua à me démolir...

Même une amie à moi M.P. Najman qui avait publié quelques textes dans *Galaxies*, m'a fermé sa porte au nez ! Je me souviens de l'avoir connue au PC. J'étais à la tribune d'une conférence de section à laquelle elle assistait et je lisais une revue parce que je m'ennuyais fermement. Elle se leva et vint me dire que c'était malpoli pour un dirigeant de lire à la tribune. Sacrée Marie Pierre !

En fait, après ces incidents "verbeux" sur Internet je fus stupéfait des conséquences qu'ils eurent. Le lendemain, je reçus un coup de fil de Daniel Conrad, très agressif, qui condamna mon intervention sur le forum Sffranco (un comble ! de l'agressé il faisait de moi l'agresseur) et me réclama le paiement immédiat des quelques exemplaires de *Ténèbres* et *Galaxies* que nous vendions par l'intermédiaire de Sfmag. En réponse à la surprise que j'affichais devant cette attitude qui m'étonnait il me précisa que,

eh oui ! *Ténèbres* et *Galaxies* étaient éditées par la même association dont Dunyach était un des gourous bien sûr. Cette agression était agrémentée de menaces : « T'as intérêt à payer car Stéphane Nicot est très procédurier... » Ces menaces verbales furent suivies de lettres recommandées. Très agacé et meurtri par ce revirement d'attitude à mon égard, je répliquai en facturant à *Ténèbres* et *Galaxies* toute les pubs gratuites que je leur avais faites dans Sfmag. D'autre part (à procédurier, procédurier et demi...) ils utilisèrent comme "preuve juridique" un accord signé avec Marc Bailly. Or, Marc Bailly n'avait aucun pouvoir de signer quoi que ce soit au nom des éditions Naturellement, n'étant ni associé ni salarié (il bénéficiait d'une convention de prestation envers les éditions Naturellement). Je commençais à découvrir l'incroyable incompetence de cet individu qui se permettait de signer des conventions sans en avoir le droit... Il va de soi qu'avec un dossier aussi maigre, aussi procédurier soit-on, on ne peut pas aller bien loin... Ceci dit, je remportai une victoire mais cela

n'arrangea pas mes rapports avec ces gens...

Un des premiers associés de la SARL me fit faire la connaissance d'Elisabeth Piotelat, une petite jeune femme à lunettes très rondelette. Elle était très active au SETI, vous savez cet organisme international qui "écoute" d'éventuels messages d'extraterrestres provenant du Cosmos. Je lui demandai d'écrire un article pour Sfmag ce qu'elle fit. Mais Bailly le trouva nul et ne le publia jamais sans m'en parler ! Aussi cette brave Elisabeth ne voyant pas son article sortir dans Sfmag, me voua une haine sans limites alors que je n'y étais pour rien... Mais je n'en restais pas là avec elle. En effet, longtemps auparavant, cet associé (Gilles Couty) m'avait présenté le manuscrit d'un psychanalyste âgé J. Sigward. Il s'avérait que ce J. Sigward était associé aux activités "littéraires" de Piotelat. Du coup, Gilles Couty me proposa une deuxième fois ce manuscrit. J'avais trouvé le texte un peu fasciste sur les bords mais enfin, je finis par décider de le publier dans ma collection "Fic-

tions“. Malgré quelques épines que je sous-estimais, je finis par me mettre d'accord avec Sigward et lui envoyais son contrat. J'étais tellement sûr de mon coup (en effet qu'est-ce qui aurait pu s'opposer à cette publication ?), et comme je le faisais habituellement, j'informais mon diffuseur de la prochaine édition du livre, et ce dernier en informa Electre (la base de données nationale des livres sortis) et donc tous les libraires furent informés de cette édition. Ainsi la FNAC et tous les libraires en ligne annoncèrent sa publication. Or Sigward ne me renvoya jamais son contrat, ne me dit jamais rien et ne justifia jamais sa non signature. Gilles Couty me dit qu'il déjeuna un jour avec lui mais je n'en sus pas plus... Cela suffit à exciter la haine de Piotelat qui annonça partout sur Internet que j'étais un escroc car je vendais le livre de Sigward sans avoir de contrat. Elle se fiait à l'annonce de la FNAC pour développer cette calomnie. Or le livre n'a jamais été tiré. Ce problème arrive à de nombreux éditeurs, ainsi des titres qui ne sont jamais sortis sont annoncés par Electre... Que s'était-

il donc passé ? Sigward avait déjà auto édité son livre. Or, un jour je reçus un coup de fil d'un membre du personnel d'une grande maison d'édition qui s'annonça comme un patient du psychanalyste et insista beaucoup pour que je publie le livre. Puis il me dit qu'il a réalisé la mise en page du livre auto édité et il me réclame 6000 FF pour cette mise en pages. Je refusais évidemment catégoriquement, car j'avais l'intention de réaliser moi-même cette mise en page qui était très facile à faire. Est-ce suite à ce refus que Sigward ne donna pas suite ? A l'époque ce vieil homme était très malade. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. J'espère pour lui que sa santé a pu se rétablir.

J'ai encore du mal à comprendre les réactions aussi violentes de Piotelat... Etait-elle amoureuse de Sigward, un phénomène de transfert psychanalytique ?

Du coup, Elisabeth Piotelat et Séréna Gentilhomme se liguèrent ensemble sur tous les forums Internet pour dénigrer systématiquement le travail exténuant que je réalisais.

Il faut également souligner que Séréna était très amie (l'est-elle encore ?) avec un autre membre du fandom : Léa Silhol, "la tisseuse". Je l'ai connue quand j'adhérai à son association vampirique (qui ne fit d'ailleurs pas de vieux os) car elle m'avait contacté pour parler de mon livre *Ruines* dans la revue de cette association "Requiem" (en compagnie d'ailleurs de... Michel Pagel).

Puis elle me proposa de publier une anthologie sur les vampires. Nous le fîmes, elle fit un excellent travail et le livre ne s'est pas trop mal vendu. Il faut comprendre que ce genre de livre demande un travail considérable. De mise en pages d'abord et de correction. De relation avec les auteurs ensuite (qui furent tous payés, ainsi que Léa), notamment les auteurs américains dont il fallait envoyer les droits par mandat international. Il fallait aussi trouver les traducteurs et les payer (ils le furent tous...) et pour cela je sollicitais Marc Bailly qui me proposa des traducteurs et les choses se passèrent mal entre Marc et Léa. Il faut dire que cette dernière a une manière de

traiter les collaborateurs très spéciale, disons très brutale...

Il faut dire aussi que Marc fut horriblement jaloux que je puisse réaliser une anthologie dans ma propre collection car, en fait, je commençais à m'apercevoir qu'il considérait les éditions Naturellement comme sa propriété personnelle... "Ce n'est pas donné à tout le monde d'être directeur de collection" me déclara-t-il. Effectivement, ce n'était pas donné à Bailly...

Alors que j'étais déjà personnellement ruiné et que Léa avait fondé sa propre maison d'édition Oxymore, suite à ma demande, elle m'envoya son anthologie sur les anges et sa collaboratrice (Mlle Giordano) me réclama le prix de ce livre avec moult mots d'insultes (voleur, mal-honnête, etc. Non ! Je n'exagère pas...). Je demandais que ce livre soit considéré comme un *Service de presse*, moi-même n'ayant jamais facturé un seul livre à Léa. Rien n'y fit et ces deux femmes exigeantes contribuèrent ainsi à participer aux diverses calomnies à mon encontre. Car quoi d'autre a-t-on à me reprocher du côté des éditions Oxymore,

maison d'édition de Léa ? Récemment encore, dans le cadre de mes activités de directeur de Sfmag j'ai eu un message très violent et très méchant de Léa car j'avais mis trop de temps à lui envoyer un exemplaire de Sfmag dans lequel je faisais paraître son interview... Je pense que Léa a intérêt à se soigner les nerfs. Cela gâche beaucoup trop son talent...

Pour le début de l'année 2000 j'avais préparé, avec Marc Bailly, une manifestation ambitieuse dans ma bonne commune de Givors. Tout était prêt même l'accord avec le cinéma Le Paris. Mais je tombai gravement malade : ma deuxième dépression. Je fus obligé d'annoncer partout que la manifestation était annulée. Je dois ici rendre hommage à Patrice Duvic qui a eu la gentillesse de me téléphoner pour me souhaiter un prompt rétablissement. Je n'ai pas eu le plaisir de l'avoir au téléphone, ce fut mon épouse qui lui répondit. J'étais moi-même dans un état qui ne me permettait pas de le rappeler ensuite. J'eus le plaisir de le rencontrer plus tard car il allait acheter aux éditions Naturellement *Le*

Sphinx de Graham Masterton. Il avait aussi l'intention d'acheter un Mac Cammon mais la maison d'éditions déposa le bilan avant. Patrice Duvic est un charmant homme, un grand connaisseur des littératures de l'imaginaire. Avec une grande modestie il a créé (entre autres) une fabuleuse collection, la collection Terreur de chez Pocket. Normalement ce devait être Marc Bailly, en tant que directeur de collection, qui devait avoir des discussions avec lui. Mais Marc me fit savoir "qu'il était mal vu par Patrice Duvic"... Je me chargeais donc avec grand plaisir de rencontrer Patrice Duvic dans son appartement lyonnais.

Avec Marc j'étais dans la même situation que le cocu de l'histoire : tout le monde connaissait ses incompétences sauf moi... Il faisait ce qu'il pouvait, mais ce que je pouvais lui reprocher c'est d'exagérer lui-même ce qu'il était capable de faire. D'ailleurs pourquoi avait-il besoin d'un adjoint relativement compétent, car, franchement n'avoir que cela à faire de la journée : sortir un magazine de cinquante quatre pages par mois, ne demande pas d'être deux !

Marc Bailly lui-même disait partout que Sfmag était « un fanzine de luxe ». Il ne pouvait pas mieux scier la branche sur laquelle il était.

Année 2001 : tentative de sauvetage

2001 fut l'année des élections municipales. Je me fâchais définitivement avec le maire et l'équipe en place lorsqu'ils me placèrent en 26^{ème} position sur la liste. Alors que j'étais maire-adjoint depuis 18 ans, président du syndicat de distribution de l'eau potable, vice-président du syndicat informatique, et président de la Mission locale pour la formation et l'insertion des jeunes. Je ne fis aucun commentaire public, je fus finalement élu (en dernier) à mon grand désappointement et finirais par démissionner en septembre 2003 coupant ainsi tous les ponts avec ces individus. Quand je pense qu'au début en 1995, je restais pour donner un coup de main ! Soyez gentil, et ça se retourne toujours contre vous !

En 2001 donc nous devons sauver les meubles en rachetant le stock de l'association éditions Naturellement qui devait ainsi pouvoir régler une partie de la créance chez l'imprimeur, l'autre partie étant abandonnée par celui-ci. Tout était prêt, mais tout était long à venir. Le

prêt du centre national du livre n'arriva qu'en automne 2001 alors que l'association éditions Naturellement avait été déclarée en liquidation judiciaire par le tribunal de grande instance de Lyon depuis le 11 septembre 2001. En effet, le mandataire judiciaire de Distique bloquant l'actif de l'association (le stock de livres) elle se trouva en cessation de paiement et donc fut liquidée par le tribunal... Il ne fut donc plus possible pour la SARL de racheter le stock de livres de l'association.

Il fallut trouver un autre distributeur, et bien que cela fut fait, le fait que la SARL portait le même nom que l'association n'arrangea pas les choses. Je dus me résoudre à reprendre les retours de l'association ce qui fut à moyen terme mortel pour la SARL... J'y reviendrai.

En janvier 2001, après avoir réalisé de nombreuses simulations des ventes de Sfmag je proposais une réunion de la rédaction à Bruxelles. Mon souci était toujours de trouver les ressources pour faire vivre Bailly. Il fallait changer les choses car j'avais décidé de réduire considérablement la production de livres, de

ne plus régler les 10000 FF de droits que me réclamait Bailly pour Phénix et de ne plus payer ses “prestations“ de “directeur“ de collection. Je proposais donc de diminuer la pagination et de passer en mensuel. Ce qui permit d’assurer à Bailly un revenu mensuel. Le maquettiste (un copain à Bailly) nous lâcha, ainsi que le rédacteur en chef d’alors (Michel Dufranne) qui sut avant moi évaluer le manque de compétences du rédacteur en chef. Bailly me proposa son copain Corthouts pour le remplacer et une société tenue par l’oncle de Corthouts pour la maquette. Il s’avéra d’ailleurs vite que les recettes ne furent pas suffisantes pour régler les factures somptueuses de ce maquettiste ce qui me valut un litige et quelques voyages au tribunal de commerce de Liège, patrie de Corthouts. Je dois dire que j’ai ignoré jusqu’à récemment les liens de famille entre Corthouts et cette entreprise. Je le compris quand la femme à Corthouts me traita d’escroc sur une liste de discussion, car en quoi pouvait –elle avoir des éléments pour se mêler de nos affaires ?

Au printemps j'avais participé une dernière fois au salon du livre car les éditions Mnémos m'avaient proposé de partager leur stand en partageant les frais. Nous nous retrouvâmes donc à trois dans un tout petit stand de quatre mètres carrés, nous étions au fond avec devant nous les éditions du Béliat. Je fis ainsi la "connaissance" du responsable d'alors avec qui je tentai un échange sur la liquidation de Distique mais il me renvoya dans mes foyers en me disant qu'il s'en foutait car désormais il faisait affaire avec Denoël. Il était gentil avec moi car il me proposa de puiser dans sa bouteille en plastique de vin rouge qui l'accompagnait toujours. D'autre part, je n'ai pas le cœur de reproduire ici les termes vulgaires et curieusement psychotiques qu'emploie à mon égard Gilles Dumay, aujourd'hui directeur de collection chez Denoël, avec certains de mes collaborateurs. Il chercherait à les démobiliser ?

A propos de Bifrost, les éditions Naturellement n'ont jamais eu aucun problème d'argent avec eux et je ne saisis pas vraiment pourquoi ils participent à ce

lynchage dans le microcosme de la science fiction française.

Je me souviens déjà, avant que nous ne prenions en charge science fiction magazine, ce dernier était fort décrié par les “intellectuels“ du fandom francophone sur la liste de discussion Internet SFFranco. J’en étais fort étonné et je défendais toujours ce magazine car je trouvais que ce qu’il faisait avait toute sa place dans la culture française... Ensuite ce fut mon tour d’être décrié...

A ce dernier salon du livre auquel je participais je rencontrais également C. Del-pierre (l’ancien directeur de Sfmag) qui me demanda des nouvelles de science fiction magazine. Je lui répondis que ça n’allait pas vraiment bien. Il me conseilla d’axer toutes mes ventes sur les abonnements. Aucune notion de gestion ce type !

Année 2002 : I a traversée du Styx et... Cerbère

Une journée type d'un éditeur très fatigué

Une Journée d'enfer !

Je me lève à 8 heures 10.

Je repense aux contrariétés d'hier. Les NMPP ne me versent jamais ce que je crois obtenir par les ventes du magazine. J'ai eu une longue conversation au téléphone avec la comptable des NMPP qui a réussi, dans un premier temps, à noyer le poisson. Puis, à la réflexion, je lui ai envoyé deux fax avec le rappel de mes douloureux problèmes.

En pyjama, avec une barbe de deux jours, je vais boire un café dans la cuisine. Ma charmante épouse vient juste de partir au travail dans sa mairie mal famée.

Je bois toujours le café debout.

Je lutte contre le retour de la dépression. La dépression c'est quelque chose de sournois : vous ne vous en apercevez pas, mais elle vous saisit petit à petit et vous déconnectez de la réalité. Parce que cette dernière est insupportable.

table. Vous perdez de votre lucidité, vous voyez mal les choses (avec votre vue) vous les entendez mal. Si vous luttez et que vous essayez de mieux voir et de mieux entendre, souvent, ça n'arrange pas votre état...

Je m'assois devant mon ordinateur et j'allume. Je viens d'installer Windows XP avec plein de problèmes de compatibilités. Je me souviens que la dernière fois que j'ai fait une dépression c'était suite à une panne d'ordinateur, une nuit d'enfer avec les jeunes Arabes qui « faisaient la fête » en bas de chez moi pour la sortie de prison de l'un d'eux. Je suis descendu les bousculer. Mais que faire face à des jeunes de quatorze à dix-huit ans bourrés d'alcool, de shit et bien d'autres choses...

– On fait la fête m'sieur !

Ouais, comme si c'était normal de se bourrer et de se shooter comme ça dans un endroit privé. Mais bordel, pourquoi ils viennent chez moi ? Pourquoi ils ne vont pas se shooter en bas de chez leurs parents ? Soyons pas naïf...

Résultat, le lendemain, quand je vais jeter ma poubelle je dois patauger

dans le dégueulis et enjamber une belle merde bien en spirale, une merde d'arabe mais une merde quand même...

Enfin, revenons-en à nos moutons.

Je vais voir les statistiques de mes sites. Pas manqué : il y en a un pour lequel elles sont en panne ! La journée s'annonce bien. Avec tous ces souvenirs en plus...

9 heures 30 je vais au garage où sont stockés mes livres pour honorer une commande. Je dois ouvrir et déplacer tous les cartons pour trouver ce que je cherche. ..

De retour chez moi, le téléphone sonne. Je décroche : la comptable des NMPP (Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne) n'est pas contente de mes fax !

10 heures 30 je dois aller à la caisse d'épargne pour déposer des chèques. Je me rends à l'accueil pour demander le numéro de téléphone de la personne qui suit mon compte. La fille est au téléphone. A entendre les bribes de conversation, ce n'est pas un coup de fil professionnel. Je patiente. Au-

jourd'hui, je sais que ça va se passer mal. Donc je suis stoïque.

Elle finit par raccrocher.

– Oui ? Me demande-t-elle avec dans les yeux la satisfaction de la conversation qu'elle vient d'avoir...

– Pouvez-vous me donner le numéro de téléphone de monsieur Pépinier ?

– Monsieur Pépinier ? C'est qui monsieur Pépinier ?

– Il s'occupe des comptes professionnels...

– Ah ! Attendez je vais voir...

Elle cherche, elle ouvre des répertoires, elle se lève et va ouvrir des tiroirs... Elle ne trouve pas...

Il me vient alors à l'esprit que j'ai reçu hier l'avis d'arrivée de ma carte de crédit. Je profite du retour de la fille à la banquette d'accueil :

– Je reviens pendant que vous cherchez ; je vais chercher mon ancienne carte de crédit pour avoir la nouvelle.

– Non, non ! Je vais trouver ? Ne vous impatientez pas !

Je cède, mais ça dure. Je finis par y aller. Il y a plein de monde dans les al-

lées du marché. Je marche vite mais j'entends :

– Alain ! Te sauve pas comme ça !

Merde ! Je me retourne :

– Anny ! Ah comment ça va ?

Bon ! Je passe sur la conversation qui porte sur le PCF, la Ligue communiste, les abonnements à l'Huma etc. Une Arabe arrive qui lui parle d'un couscous. Je tente de profiter de l'intermède, mais elle me tient fermement par le bras malgré sa canne et son handicap.

– Anny, j'ai un train à prendre ! Je dois partir...

Elle me lâche avec regret.

Je cours chercher mon avis d'arrivée de la carte bancaire et mon ancienne carte. Je recours vers la caisse d'épargne en essayant de ne pas trop déranger les femmes arabes voilées et les quelques autres.

Je retrouve la fille de l'accueil de la caisse d'épargne. Je lui donne mon ancienne carte. Elle ne trouve pas ! Malgré ma décision de rester stoïque l'angoisse commence à poindre. Elle

finit par comprendre que c'est une carte de compte pro. Cela la perturbe. Elle doit demander à un collègue. Qui lui confirme qu'elle doit continuer à chercher. Elle clique sur le clavier de l'ordinateur.

– Elle est en fabrication votre carte !

– Ah bon ? Et pourquoi m'envoie-t-on cet avis ?

– Je ne sais pas !

Je ressors, et comme à chaque fois que je suis venu ou reparti, une personne me retarde dans le sas de sécurité.

11 heures 30.

Putain ! Mon train est à 13 heures à Lyon. Je ne suis pas rasé, j'ai pas déjeuné et j'ai pas fait ma valise. Je dois aller à Liège à la cour d'appel pour une sombre histoire de factures pas payées. **JE VAIS RATER MON TRAIN !!!!**

Je remonte chez moi. Je me rase. Raymonde arrive. J'ai eu le temps de couper de fines lamelles des courgettes ramenées de la maison de campagne et de faire une omelette avec. On mange, je me rase et je me brosse les dents. Raymonde m'aide à faire ma valise.

12 heures 30.

Je monte en voiture. Je suis dans les temps. Ouf.

Je sors du parking souterrain.

La rue est bloquée. Ça redémarre ! France-info me gueule dans les oreilles.

Pétard ! Un camion de livraison rue Joseph Faure.... Je passe par la rue Emile Zola. La rue Longarini est complètement bouchée. Je prends la rue Bazin et tourne à gauche sur le quai même si c'est interdit.

Je bombe à cent soixante à l'heure sur l'A7. Entrée de Lyon : gros bouchon.

Je finis par arriver juste au parking de la gare de la Part-Dieu. COM-PLET !

Comme d'habitude.

Je file vers le parking de La Villette. Il n'y a des places libres qu'au huitième étage.

J'AI RATE MON TRAIN BORDEL.

Bon c'est pas grave. Il faut juste aller faire remplacer mes billets. Il y a un TGV à 14 heures et sûrement la correspondance avec le Thalys en gare du Nord.

Je me dirige vers les guichets en fendant la foule. Purée, une queue de

plusieurs dizaines de personnes à chaque guichet.

Je patiente. Comme on est canalisé et que l'on fait plusieurs virages pour avancer dans le couloir fait de petites barrières fixes et que je prends à chaque fois l'intérieur du virage un jeune aux yeux gris, qui pousse son sac avec le pied m'interpelle en claquant les mots comme le tic-tac d'une montre :

- Eh ! Quessquarrive ! Faitesquoa la !
- J'avance pourquoi ?
- V'ette dvant moi-la !
- Ben oui, j'ai tourné à l'intérieur et vous à l'extérieur. Mais je passerai pas devant vous !
- Ch'vouzordonne d'paspasserdvantmoi !

Putain. Commence à m'énervé le mec. Je le regarde droit dans les yeux avec mon regard le plus tueur, celui qui fait vraiment peur :

- T'as rien à m'ordonner je sais que je suis après toi, et même après madame.

Et je montre une jeune Noire qui attend en silence, l'air indifférent devant

l'altercation... Le jeune con de haute taille détourne ses yeux gris en silence...

Quand c'est mon tour, heureux d'avoir passé tous ces obstacles... Je donne mes deux billets à la fille du guichet qui a pas l'air contente d'être là, mais pas du tout !

Elle les prend et jette l'un d'eux devant moi en disant :

- Avec celui-là je peux rien faire !
- Comment ça vous pouvez rien faire ?
- C'est un billet J8 non remboursable !
- Mais je vous demande pas de le rembourser, je vous demande de le remplacer j'ai raté mon train !
- Je ne peux pas dit-elle en s'énervant. Si je la mets dans la machine, elle voudra pas !
- Ben, cassez-la votre machine !

Ça recommence à dégénérer. Je m'énerve là cette fois, je craque !

- Allez me chercher quelqu'un, je veux mon billet ! Je me retourne : la queue a doublé de volume !
- Vous avez vu la queue qu'il y a que je lui dit !!!

Elle se lève et s'en va. Un jeune type vient quelques secondes après. Je l'engueule ; il garde son calme, refuse, refuse et finit par me changer mon billet contre cinq euros dix. Il a dû faire un stage antistress face au public ce mec à voir comment il garde son calme devant ma pomme, excité comme je suis. Je m'excuse de l'avoir traité ainsi et je quitte les lieux. Je fais encore une queue pas possible au point argent (parce qu'il me manquait dix centimes pour acheter un magazine !) et j'attrape le TGV de 14 heures juste à temps.

J'arrive et je trouve quelqu'un à ma place. Vous voyez le genre : jeune mec en costume gris et cravate avec un ordinateur portable... Je lui dis poliment qu'il doit être à ma place. Je vérifie sur mon billet. Il me dit qu'effectivement il a la place 77. Moi c'est 76. Pas grave la 77 est libre je m'y assois. Ouf, cette fois l'obstacle est surmonté facilement.

Que dalle !

Un jeune allemand avec un sac à dos se pointe et interpelle le gars en face de moi :

– Fouzavébrismablasse !

– Ben euh, j’ai la place 77 !

– Ach ! Chefouslavépianti !

Punaise, ça recommence. Le gars me jette un regard de détresse. J’ai bien envie de le laisser tomber. Mais je suis bonne pâte que voulez-vous ! Et j’interviens donc :

– C’est moi qui ai la place 76, vous vous trompez !

– Eula estprien la foidure Houit ?

– Non, c’est la voiture sept ici !

Le train part... L’Allemand s’en va vers la voiture houit...

Ouf !

Gare du Nord le routeur de mes magazines m’appelle au portable : je n’ai soi-disant pas payé des factures et il ne veut pas envoyer mes magazines aux abonnés. La discussion fut rude. Il envoie quand même. Mais deux jours plus tard il m’envoie un état de factures non payées complètement faux.

Dure journée non ?

Demain je suis à 9 heures à la cour d’appel de Liège.

*

* *

Alors que je commençais petit à petit à rétablir la situation (j'avais trouvé un régime de croisière non déficitaire pour le livre et je tendais vers l'équilibre pour le Sfmag car j'avais trouvé un imprimeur en Italie qui me faisait un prix intéressant) divers problèmes graves se présentaient de nouveau. Une grave dissension avec l'actionnaire principal le MNLE me conduisit à porter plainte contre lui pour abus de confiance. D'autre part, des créanciers de l'association présentaient leur créance à la SARL et si c'était bien clair pour la plupart, pour d'autres cela l'était moins. Par exemple, je publiais une encyclopédie sur le nucléaire rédigé par Fidel Castro Diaz Balart (le fils du dictateur cubain...). Or le contrat avait été signé par l'association et la commande de la traductrice avait été faite par l'association. Je fis l'erreur de vouloir éditer ce livre sous l'égide de la SARL, me voyant mal expliquer que les éditions Naturellement association ayant été liquidées les éditions Naturellement SARL ne pouvaient pas éditer ce livre... Il va de soi que le livre se vendit très mal, que les subventions obtenues pour

l'édition de ce livre avaient été mangées par le dépôt de bilan de l'association et que je ne pouvais dégager une ressource pour payer la traductrice. Vraiment, la faillite de Distique fut le départ d'une vraie cascade de dominos...

Alors que la situation se rétablissait (même si je m'étais personnellement ruiné dans l'affaire) je serais contraint de déposer le bilan de la SARL au début 2003...

Cette collaboration avec Fidel Castro Diaz Balart fut une expérience intéressante. Ce personnage ressemble énormément à son père. C'est un vrai spécialiste du nucléaire et il est assez dommage que son livre n'ait pas emporté plus du succès. C'est un homme aimable et souriant. J'organisai les choses avec lui, mon ami (à l'époque il était encore mon ami...) Jean Yves Guezenc (ingénieur retraité de l'industrie nucléaire) qui m'avait apporté ce projet et qui était en quelque sorte le conseiller scientifique de l'éditeur (c'est-à-dire moi...), la traductrice et son époux. C'était en 2001. Fidel m'avait invité à la fête du livre

annuelle de La Havane qui devait se dérouler en février 2002, le pays à l'honneur de cette édition 2002 devait être justement la France. Fidel Castro Diaz Balart comptait présenter l'édition française de son livre. Au début de 2002 je reçus un coup de fil de l'attachée culturelle de l'ambassade de Cuba me demandant si j'allais à La Havane. Je répondis que ce serait avec plaisir mais je n'avais absolument pas les moyens de financer ce voyage. Elle m'assura alors qu'elle obtiendrait une place pour moi dans la délégation française du ministère des affaires étrangères. Plus tard je reçus un appel d'un attaché de ce ministère qui me confirma que j'étais du voyage ! Je me fis du souci pour mon ami Guezenec et lui envoyai un e-mail pour lui expliquer la situation et lui demander s'il ne voyait pas un moyen de financer son voyage. Il me renvoya assez vertement à mes dossiers. J'en fus étonné. J'avais complètement oublié tout cela depuis longtemps (avec tous les soucis que j'avais, cela peut se comprendre) et je fus rattrapé par le temps : mon passeport n'était plus valable ! Je dus faire accéléré-

rer la demande je l'obtins deux jours avant de partir et me rendit à l'ambassade de Cuba à Paris pour obtenir le visa. Je fus donc prêt pour le départ. A l'aéroport Charles de Gaulle, la plupart des passagers parlait italien. Mais pas de Guézenec ! Je demandais à consulter la liste des passagers ; il n'y était pas... Plus tard à La Havane on me confirma que la majorité des touristes venaient d'Italie. La gentillesse du peuple cubain me subjuga par ainsi que la beauté des filles créoles. Je passais une semaine d'entière liberté pour visiter La Havane de fond en comble. A l'aéroport je fus accueilli par un représentant de l'ambassade de France. Mon bagage étant très lourd parce que j'y transportais des livres de Fidel Castro Diaz Balart fut donc fouillé par les douanes. Le jeune attaché d'ambassade tenta de faire accélérer les choses mais n'y parvient pas. Une odeur de kérosène flottait dans l'air et me poursuivis tout au long de mon séjour... Une fois dans mon hôtel je fus surpris que personne ne prît contact avec moi avant plusieurs jours. Je visitai le centre de La Havane

avec sa merveilleuse architecture coloniale espagnole aux immeubles très dégradés Il faut dire qu'au moment de la révolution, Fidel Castro avait appelé la population pauvre) prendre possession de ces magnifiques palais et ils y sont restés mais ces immeubles n'engendrant pas de revenus ont été laissés à l'abandon. Cuba a eu la chance que le centre de La Havane fut classé patrimoine historique de l'humanité et ainsi peut bénéficier de subventions importantes. D'autre part, le régime ayant développé le tourisme de nombreux palais sont réhabilités en hôtels de luxe.

Après quelques jours, alors que je prenais un verre à la terrasse du bar de l'hôtel, l'attachée culturelle de l'ambassade de Cuba me rencontra enfin pour me dire que monsieur Castro Diaz Balart souhaitais me rencontrer. Je lui répondis que je n'attendais que cela puisque j'avais trimballé quelques dizaines de kilos de livres pour lui. Elle me dit qu'elle me tiendrait au courant. Quelque temps plus tard je reçus un message écrit avec le rendez-vous. A la date prévue je me rendais donc à l'hôtel

Nacional (le plus luxueux hôtel de La Havane) et en profitais pour faire un petit tour dans ce quartier “bourgeois“ de la capitale. J’y rencontrais donc Fidel Castro Diaz Balart et, surprise ! Jean-Yves Guezenc et son épouse ! J’appris plus tard qu’ils avaient été invités par Fidel Castro Diaz Balart, car Jean-Yves avait passé pas mal de temps en France pour organiser des visites pour Fidel et l’accompagner. Franchement, pourquoi m’avait-il laissé dans l’ignorance ? Fidel me proposa une date de présentation de son livre qui ne me convenait pas du tout car j’étais alors de retour en France. Qu’à cela ne tienne il fit la présentation sans moi... Je fis également la connaissance de la fête du livre qui était organisée sur les hauteurs au-delà de la baie dans les anciennes fortifications, un site magnifique. Le public très populaire et très coloré ne fut pas sans me rappeler celui de la fête de l’Huma à Paris...

Je me rendais compte des limites de Bailly. Je guérissais petit à petit de ma dépression et sortais de mon état de faiblesse...

Quand Richard Comballot prit contact avec moi, je saisis l'occasion. Il me proposa des publications de grande qualité : une vraie histoire de la SF française par la publication de nouvelles en trois tomes. L'anthologie s'est appelée *Les enfants du mirage*. Richard est un bon connaisseur, il a un vrai talent d'anthologiste.

A la parution du premier tome j'eus d'énormes difficultés à imposer à Bailly d'en faire une publicité dans Sfmag. Il rechignait car il n'aimait pas voir de la concurrence. D'ailleurs il avait connu Richard dans le passé pour la rédaction de Phénix mais ce dernier était parti fâché.

Malheureusement cette anthologie ne fit pas des miracles sur le plan des ventes. Richard bien sûr mit plus ou moins en cause l'éditeur, en disant que si c'était Gallimard qui la publiait cette anthologie aurait eu plus de succès. J'en publiais néanmoins le deuxième tome en limitant le tirage. Cette mauvaise vente n'arrangea pas mes rapports avec les auteurs. Je leur envoyai néanmoins cinq exemplaires du premier tome et un

exemplaire du deuxième en leur expliquant la difficulté due aux mauvaises ventes.

Ceci dit tous les écrivains concernés acceptèrent de participer, sauf... Jean-Claude Dunyach et son ami Johan Heliot qui, pourtant ne rechigna pas à se faire interviewer par Bruno Peeters dans Sfmag et quand je lui fis remarquer il me répondit qu'il avait refusé de participer à l'anthologie de Richard par solidarité avec Dunyach ! Solidarité pour quoi ? Je n'ai jamais eu affaire à Dunyach, sauf que c'est lui qui m'a soudain agressé sur le forum Sffranco (dirigé par le canadien Jean-Louis Trudel). Incompréhensible...

(Voir mon site perso :

<http://www.alain-pelosato.com>)

Dunyach était persuadé que j'étais malhonnête. Qui le lui avait fait croire ? Je ne sais pas vraiment car je n'avais jamais eu à faire à lui. N'empêche, comme il l'a déclaré lui-même : « signaler les malhonnêtetés diverses qui nous accablent, nous autres auteurs, est une action de salut public. J'y souscris des deux mains et je contribue de mon côté à répandre les informations en ce sens... » Donc il a

bien travaillé et je finis pas être obligé de faire le tour des forums dans lesquels on parlait de « Pelosato » à chaque fois que j’y lisais une calomnie à mon égard et de la relever pour intervenir fermement. Ce qui est curieux, c’est que les gens qui colportaient ce genre d’ignominie n’étaient pas du tout contents de mon intervention pour rétablir la vérité. Il en fut ainsi par exemple d’Olivier Paquet à qui je demandai de retirer ce qu’il avait dit sur moi dans un forum sous peine d’attaque en justice. Deux ans plus tard, alors que ma collaboratrice Sandrine Brugot lui demanda une interview pour notre numéro consacré à l’imaginaire français en littérature, il refusa tout net en racontant je ne sais encore quoi sur moi. Voilà comment de victime je deviens bourreau ! Heureusement que Sandrine accepta mes explications (ce qui ne fut pas le cas de tous les collaborateurs dans ce cas...)

Il est assez amusant de reprendre quelques citations du jugement définitif de ce sacré Dunyach à mon égard.

Alors qu’il était question de droits d’auteurs non payés et que j’avais expli-

qué que ma maison d'éditions était au bord de la faillite, voici ce qu'il répondait : « ...essayez de commander une machine à laver et de ne pas la payer sous prétexte que "vous n'avez pas l'argent" ! Les prisons sont pleines de gens qui ont considéré en leur temps que la pauvreté était une excuse à l'escroquerie. » Vous noterez qu'il fait une comparaison osée entre un auteur et une machine à laver. D'autre part, il n'a jamais lu *Les Misérables* de Victor Hugo, œuvre dans laquelle Jean Valjean est envoyé aux travaux forcés pour avoir volé un pain car il n'avait pas d'argent. Cela ne doit pas nous étonner de la part de Dunyach qui écrit un peu plus loin dans son message : « *La bourgeoisie, dont je m'honore de faire partie, saisit très bien les questions d'argent et dispose également des moyens financiers nécessaires pour engager un avocat...* » Eh bien voilà, c'est justement de cela qu'il est question dans *Les Misérables* de Victor Hugo, de l'ignoble politique de la bourgeoisie envers les plus pauvres... Allez ! Aux galères Pelosato !

Un jour, je faisais le tri des manuscrits reçus et je tombais sur un pavé de J. L. Trudel : un recueil de nouvelles de plusieurs auteurs francophones. Malgré les mauvais traitements que j'avais subis sur sa liste je lui proposais de le publier car je trouvais cela intéressant. Je lui proposai un contrat (selon la législation française) il m'en proposa un autre selon la législation canadienne. Comme j'attachais peu d'importance à ce genre de détails (ce qui me valut souvent les foudres de certains) j'acceptais. Puis j'envoyais un exemplaire du contrat aux auteurs dont plusieurs résidaient au Canada. Tout ce travail commençait à me fatiguer et surtout l'autoritarisme de ce Trudel m'exaspérait. Il s'avéra que deux auteurs canadiens n'avaient pas reçu leur contrat. Trudel m'ordonna de leur en renvoyer. Je ne vois pas pourquoi ils l'auraient reçu la deuxième fois si on ne changeais pas quelque chose. Je décidai donc d'arrêter cette "collaboration". Vous ne m'y reprendrez plus !

D'autre part, ni Richard, ni les auteurs eux-mêmes n'avaient géré les droits sur

les textes publiés. Richard me fournit une liste d'éditeurs qui s'avéra obsolète car, les auteurs eux-mêmes n'avaient pas été informés des ventes de leurs droits entre maisons d'éditions. Les grandes maisons d'édition ont un service qui s'occupent des droits. Moi j'étais tout seul. Je me vis alors confronté chez Denoël à un service âpre au gain. Visiblement cette maison d'éditions qui a quasiment arrêté les livres de SF, semble vouloir faire de l'argent par la vente de ses droits. (Voir pour cela la collection Folio SF chez Gallimard qui édite bon nombre d'anciens livres de Présence du futur de chez Denoël) Cela me coûta bien cher pour quelques nouvelles et je suis sûr que les auteurs concernés n'ont rien touché de la part de Denoël...

Richard avait des projets d'une collection de SF d'auteurs français. J'avais déjà publié une œuvre de Jean-Pierre Andrevon dans une collection de Marc Bailly. J'avais de très bons contacts avec Jean-Pierre qui est un homme formidable dont j'apprécie l'œuvre. Je le rencontrai lors d'une manifestation littéraire à Romans et j'ai toujours gardé de

très bons rapports avec lui. Ensuite, Jean-Pierre a réalisé les illustrations de couverture de ma revue *Ecologie et progrès*.

Hélas, mille fois hélas, ma collaboration avec Richard cessa faute de combattants lorsque je déposai le bilan de la SARL éditions Naturellement.

Année 2003 : mort et renouveau ?

Harcelé par les créanciers (un imprimeur vint même faire le siège chez moi), vilipendé par quelques auteurs et éditeurs, harcelé également par un ou deux sociétaires de la SARL, je n'en pouvais plus.

J'ai un souvenir atroce de la dernière assemblée générale des sociétaires de la SARL éditions Naturellement. Pourtant comme je l'ai dit plus haut, je pensais m'en sortir. J'avais contracté un prêt de cinquante mille euros auprès d'une banque américaine, cette somme aurait été versée à la SARL qui aurait pu me rembourser partiellement des avances que j'avais réalisées (car je crevais littéralement de faim). Mais l'assemblée générale fut une vraie torture. D'abord le MNLE ne réunit pas son AG pour désigner un représentant. Je fus donc obligé de ne pas accepter Gérard Prince le trésorier du MNLE qui se présenta sans mandat. D'autres membres du MNLE se présentèrent mais en tant qu'associés privés. Au lieu de m'aider à construire

des solutions financières ils ne firent que m'accabler. L'un d'eux même vota contre le prêt prétextant que cela aggraverait la dette de la SARL : il n'avait rien compris (il faut dire que ces individus ne comprenaient pas grand-chose) car ce prêt servait juste à compenser une autre dette de la SARL celle qu'elle avait envers moi.

D'autre part, au départ j'avais réussi à obtenir du MNLE que la SARL édite la revue du MNLE qui s'appelle Naturellement (justement !). cela permit de mettre la revue en vente en kiosque. Mais le MNLE me retira cette possibilité et nomma un nouveau directeur de publication de Naturellement à ma place.

Je sortis de cette réunion anéanti.

Voyant que je ne pouvais absolument pas compter sur les autres associés, étant en situation de cessation de paiement (seule ma contribution personnelle ruineuse pour moi permettait de tenir le coup) je le déclarais au tribunal de commerce de Bobigny quelques semaines plus tard. Le tribunal prononça la liquidation judiciaire de la société le 30 avril 2003. Lorsque le président du tribunal

me demanda : « Qu'attendez-vous de la part du tribunal ? » Je répondis : « La liquidation judiciaire. Je suis épuisé... » Entre temps, se déclencha la guerre en Irak.... Qu'est-ce que cela a à voir avec les éditions Naturellement ? Eh bien, les USA ne permettaient plus de transfert de fonds en France ! Le prêt que j'avais contracté ne pouvait plus être honoré...

En compensation de l'énorme dette de la SARL à mon égard (pas loin de 170 000 euros ! si ! si !) j'exigeai des associés qu'ils me cèdent le titre pour un montant de 50 000 euros, somme qui fut déduite de la dette de la SARL à mon égard, somme parfaitement virtuelle bien sûr. Ce qui fait que je suis désormais propriétaire du titre. Je créais une société à associé unique car une société de presse pouvait être créée avec 300 euros. C'est elle qui édite aujourd'hui Sfmag.

Bien que très malheureux d'avoir été berné par Bailly, je n'avais pas l'intention de le laisser tomber. J'avais fait bien des calculs, des estimations (des

business plans comme on dit...) et je lui proposai une formule financière. Je lui avais plusieurs fois indiqué que devant la baisse des ventes je ne pouvais plus le payer ainsi que Corthouts. Je dois rappeler que Bailly n'avait que cela à faire de toute la journée : rédacteur en chef de Sfmag. Ayant fait ce boulot bénévolement pendant longtemps ensuite je peux vous dire que la quantité de travail ne mérite pas un temps complet ! Il refusa toujours de reprendre son boulot à la sécu belge...

Je lui proposai donc de le rémunérer au pourcentage des ventes de Sfmag. C'était bien lui le seul responsable des ventes puisqu'il avait toute latitude pour le réaliser je ne m'en mêlais pas, le découvrant comme els autres une fois qu'il était imprimé... Il refusa. Je ne reconduisis donc pas la convention avec lui pour la nouvelle société. Il eut alors une attitude très incorrecte montrant ainsi sa véritable nature : il ne me transmis aucun des éléments en sa possession, éléments pourtant propriétés de Sfmag... Si j'avais été procédurier je le mettais au tribunal et je le faisais condamner... Je

me retrouvais alors tout seul avec la nécessité de créer une nouvelle équipe, de réaliser la maquette en reprenant mes connaissances de X-press, Acrobat reader et photo shop, et tout cela en dehors des heures de travail à la mairie de Pierre Bénite.

J'avais aussi posé la question à Christophe Corthouts :

- Comptes-tu continuer avec moi ?
- Et que fait Marc ?
- Il ne m'a pas encore donné de réponse, mais je te dis franchement que j'en ai marre de faire l'assistante sociale avec Marc...
- Ah oui ! Mais de toute façon sans moi, Sfmag ne peut pas tourner !

Et il refusa...

Pire même Marc écrivit aux membres de la rédaction leur expliquant qu'il avait été licencié etc.

Avec un effort de volonté incroyable je réussis tant bien que mal, tout seul, à sortir le N° 33. J'en reçus bien des reproches de bien des lecteurs : trop aéré, pas assez de contenu, etc. Je m'expliquai clairement avec eux. Mais tout cela ne facilita pas le redémarrage...

Je reconstituais lentement l'équipe de rédaction avec l'aide d'anciens comme Jean-Pierre Fontana, Michael Espinosa, dont finalement, je m'aperçus plus tard, les objectifs n'étaient pas si clairs que cela... D'autres anciens sont toujours membres de la rédaction et je les en remercie comme Jean-Michel Abrassart, Serge Perraud...

J'arrivais en cette fin d'année 2003 complètement épuisé. Je réussis tout seul à publier douze numéros de Sfmag. Avez-vous jamais travaillé dans la presse périodique ? Editer un mensuel est un sacré travail. Le faire en bénévole avec une équipe de bénévoles est incroyablement ardu...

Enfin, j'étais encore poursuivi par les retombées de mes faillites précédentes, avec notamment un imprimeur qui me réclamait des sommes astronomiques au titre des créances de l'association éditions Naturellement dont le Tribunal de grande instance venait juste de clore la liquidation judiciaire !

En décembre 2003, usé par la fatigue, je craquais. Je proposais à ceux de l'équipe

qui le souhaitaient de prendre la relève. J'élaborai même une solution : créer une association (elle aurait dû s'appeler les *associés de l'Imaginaire – AI*), celle-ci rachetait la maison d'éditions *sfm éditions* (coût : 300 euros : je n'étais vraiment pas exigeant !) mais je demandais que AI me rachète le titre. Comme personne ne voulait mettre d'argent, j'allais jusqu'à proposer une location vente du titre sur une période de 12 ans. On proposa à Jean-Pierre Fontana de devenir rédacteur en chef. Je demandais de rester directeur de la publication et gérant de la nouvelle société. Cela commençait à prendre tournure. Mais petit à petit les exigences des uns et des autres montèrent à la surface. Pour que cela fonctionne il fallait que je quitte complètement Sfmag, que mon nom n'apparaisse plus nulle part... Je refusai bien sûr. Et cela amena Fontana à démissionner ! Aurait-il voulu être seul maître à bord ? Il est vrai qu'il m'avait informé que Dunnyach venait d'intégrer le jury du Grand Prix de l'Imaginaire... Dommage ! J'aimais bien Fontana. J'avais même

publié trois nouvelles de lui dans Sfmag.
Faut le faire non ?

Avec lui toute une partie de l'équipe s'en alla, déçue de ne pas avoir eu le beurre, l'argent du beurre et le sourire du crémier.

Du coup je fus obligé de prendre huit jours de congés pour refaire complètement le N° 42, car Fontana eut la même réaction que Bailly : il refusa de me transmettre quoi que ce soit.

Toutes ces émotions et cette fatigue nouvelle m'ont de nouveau fait plonger et pour raison de santé je fus obligé d'interrompre la parution de Sfmag après le N° 43 d'avril.

Et 2004...

Entre temps j'acceptais le concours de nouveaux collaborateurs compétents dont deux correspondants aux USA. L'un d'eux Marc Sessego, apporta à Sfmag sa connaissance et ses relations à Hollywood. Devant les difficultés financières de Sfmag (car même considérablement moins graves que précédemment, les difficultés financières persis-

taient encore) il proposa de financer la réparation du magazine...

A l'heure où j'écris ces lignes nous avons publié quatre numéros de Sfmag en 2003, dont le fameux numéro 42 consacré à l'imaginaire français en littérature. Ce numéro eut pas mal de problèmes puisque Fontana l'abandonna en cours de route et qu'il m'interdit d'y publier les textes dont il était l'auteur et particulièrement les interviews réalisés. Je suis désolé pour les intéressés mais qu'ils sachent que cette non parution n'est pas de mon fait.

Ceci dit, ce dossier est particulièrement intéressant pour le sujet que je traite dans ce petit ouvrage que vous êtes en train de lire.

Je voudrais donc relever ici un certain nombre de choses pour illustrer mes propos sur le fandom, car professionnel ou pas, tout le monde participe du fandom !

D'abord je voudrais régler son compte à une fausse idée. Beaucoup n'ont que le mot "professionnel" à la bouche, car dans leur petite tête ce mot serait syno-

nyme de qualité littéraire. Or cela n'a rien à voir ! Il y a beaucoup plus de créateurs professionnels dont la production est nulle que d'amateurs dont la production est de très haute qualité. Mais, que voulez-vous, ces gens ne rêvent que d'une chose : vivre de leur plume... Du coup ils en vivent très mal.

La première chose que je note dans ce dossier de Sfmag c'est l'ego. Il y a des personnages qui ont un très fort ego. Ils l'ont si fort qu'ils réussissent à avoir une influence déterminante sur leur milieu. On connaît cela très bien dans le monde politique (voir mon livre *L'Appareil*). La méthode est simple : comme on ne peut pas compter sur les autres pour parler de soi, il vaut mieux le faire soi-même ou diriger des fanzines dans lesquels on met tout en œuvre pour être en avant. J'en parle tout à fait à l'aise car je peux m'honorer de ne jamais avoir fait de pub pour mes œuvres dans Sfmag, à tel point d'ailleurs que Léa Silhol s'en étonnait auprès de notre imprimeur commun... Eh bien figurez-vous que la question était posée aux auteurs et éditeurs de ce qu'était la science fantasy. Quel est le

seul auteur qui, pour l'illustrer, a cité une de ses propres œuvres ? Jean Claude Dunyach...

Quand je disais que beaucoup avaient à vendre et peu achetaient. Ainsi j'ai eu pas mal de discussions pénibles avec quelques uns qui étaient interviewés et qui exigeaient un numéro gratuit du magazine. J'avais beau leur dire que je n'avais pas les moyens de faire ce plaisir à tout le monde, ils n'avaient même pas 6 euros pour en acheter un exemplaire. Je fus même assassiné par Michael Espinosa qui m'a traité de tous les noms et m'a menacé d'un procès car j'avais arrêté de lui envoyer l'exemplaire gratuit des collaborateurs quand il avait brutalement et sans préavis abandonné sa collaboration avec Sfmag. Il y a longtemps que j'avais connu Michael : ce fut à l'occasion de la sortie de mon livre *Le cinéma fantastique* (1996) je l'avais envoyé au fanzine *Slash* auquel il collaborait et il en fit une chronique très méchante. C'est son droit, mais ce fut aussi le mien de lui donner mon opinion pour son travail et il le prit très mal... Par

contre jamais je ne lui en ai tenu rigueur lorsqu'il collabora à Sfmag.

Enfin quand on pose aux auteurs français la question : qui vous a influencé ou conseillé ? On n'obtient pas vraiment de réponse... Ou alors on apprend que ces auteurs pour la plupart ne lisent pas de SF française (mais certains d'entre eux ne manquent pas de réclamer des services de presse gratuits aux petits éditeurs...) Voilà : je vous le disais, ils vendent mais ils n'achètent pas...

Enfin, quant à l'idée qu'on peut se faire d'un éditeur, que n'ai-je pas entendu (et entends-je encore...) d'un tas de gens qui, parce qu'ils avaient édité un livre ou deux, se permettaient de donner des leçons "professionnelles". A propos des éditeurs, permettez-moi de citer une partie des réponses de Jean Pierre Andrevon dans mon interview publiée dans ce numéro 42 :

Ceci dit (et ce n'est qu'un avis personnel), à quoi servent les conseils (du directeur de collection NDLR) les plus avisés ? Un auteur, un créateur en général doit être un solitaire,

capable de ne compter que sur ses seules forces (lire les autres étant un bon exercice musculaire).

Que penses-tu des éditeurs de SF actuels ?

Voir ci-dessus. J'ajoute un bémol : un "bon" éditeur, pour un auteur, est celui qui vous publie. Le reste est accessoire.

Selon toi, la jeune SF française soutient-elle la comparaison avec l'anglo-saxonne ?

Voir plus haut : je ne lis plus assez pour avoir un avis vraiment circonstancié. Mais trouve-t-on chez nous les équivalents d'un Simmons, d'un Silverberg ? Bordage, peut-être. Mais jeune veut dire jeune : on ne peut comparer un auteur entre 30 et 40 ans avec quelqu'un qui a 30 ou 40 ans de carrière. On en reparlera dans 20 ans !

Voilà un avis que je partage à 100% !
Puisque Bordage est cité par J.P. Andrevon, reportez-vous à son interview dans ce numéro de Sfmag.

To be continued

ANNEXES

Conventions et prix “littéraires”

Beaucoup d'écrivains de SF francophones ont un double complexe d'oedipe : ils veulent faire comme leur Papa de la littérature générale (certains d'entre eux la définissent ainsi) ou comme leurs frères aînés des USA...

Ainsi ils créent de nombreux et multiples “Prix” dont je ne peux hélas vous fournir une liste exhaustive tellement il y en a...

Ainsi par exemple (citation) :

*Voter au **prix Rosny-Aîné** est un devoir pour les amateurs de SF*, déclare Joseph Altairac, secrétaire du prix, à la convention SF 2004 de l'Isle sur la Sorgue.

Bon ben c'est parti nous voilà venus avec de la passion, l'idée de trouver du plaisir et nous voilà repartis avec un DEVOIR ! Ceci dit, cela montre à quel point tout cela est sans base solide : cet appel a quelque chose de pathétique (j'utilise la même expression que Stéphane Nicot à propos de l'appel à la souscription que j'avais lancé pour Sfmag) car visiblement ils manquent de participants...

Comment fonctionne ce prix ? Eh bien il part bien sûr d'un bon sentiment et je n'ai absolument rien à reprocher aux organisateurs, c'est le principe même du prix littéraire en général que je n'approuve pas.

Les organisateurs regardent ce qui se publie dans l'année dans le domaine de la SF au sens large du terme en dressent la liste et la publient sur Internet. Ensuite n'importe qui peut voter. Ce vote préalable constitue une première sélection. Ensuite, le jury (composé des organisateurs de la convention) désigne les lauréats parmi cette première sélection. Il va de soi que cette méthode d'attribution ouvre la porte à n'importe quelle organisation de votes puisqu'il n'y a quasiment aucune règle. Il est donc parfaitement simple de mobiliser ses fans pour être présélectionné... D'ailleurs, j'ai souvent noté des manifestations de mode, des jeunes écrivains qu'on encense brusquement comme par exemple Mélanie Fazi en 2004 qui recueille bien des récompenses. Jean Pierre Fontana, président du Grand Prix de l'Imaginaire dont il est le fondateur (voir mon interview de

lui dans Sfmag...) – lorsqu’il était encore collaborateur de Sfmag – m’avait invité à chroniquer *Trois pépins du fruit des morts* de Mélanie Fazi, or je n’avais pas pu aller plus loin que le tiers du livre tant je me suis ennuyé. Qu’à cela ne tienne, Jean Pierre me proposa une chronique dithyrambique que j’acceptais de publier pensant (peut-être à tort ?) avoir été fatigué lors de la lecture de ce livre... Voilà qui donne une lourde responsabilité à Mélanie.

J’en viens donc au “**Grand Prix de l’Imaginaire**“ (GPI). Pourquoi “Grand“, serait-ce qu’il y en a des petits ?

J’ai raconté plus haut l’épisode de Michel Pagel à propos de ce prix qu’il aurait raté à cause de moi avec *L’Ogresse*. Qu’à cela ne tienne l’erreur est réparée avec d’autres éditeurs depuis

Il y a un grand nombre de membres du jury, tous des personnages importants de la littérature SF en France. Il faut leur envoyer un exemplaire à chacun des livres publiés. Si vous ne le faites pas vous n’avez bien sûr aucune chance d’obtenir le prix. Donc un auteur en

voudra à mort à son éditeur s'il n'a pas les moyens de le faire...

Le mieux était de demander à son président ce qu'il en avait à dire. J'ai donc posé la question à Jean-Pierre Fontana (voir l'interview complète dans Sfmag) :

Comment fonctionne ce jury ?

Nous sommes une quinzaine de membres. Cela n'a pas toujours été le cas. Il y a eu des périodes de moindre quantité si je puis dire. Le jury actuel est composé de professionnels du genre : écrivains, directeurs littéraires, traducteurs, critiques, graphistes, journalistes... et d'un "simple lecteur" comme se qualifie lui-même Angelo Cosimano, rescapé en quelque sorte des membres "fondateurs" du Prix. Actuellement, le secrétariat est assuré par Cathy Martin-Le Gat et Jacques Baudou.

Nous nous réunissons une fois l'an, en général à Paris - mais il y a eu des exceptions - et nous délibérons. A l'origine, le Grand Prix de la Science-Fiction Française - c'était

sa dénomination d'alors - se limitait à couronner un roman et une nouvelle francophone. Depuis quelques années, s'ajoutent un roman et une nouvelle d'auteurs étrangers, un roman jeunesse, un essai, un traducteur, un graphiste, sans oublier un prix spécial attribué à une personne ou une œuvre qui n'entrent pas dans l'une des catégories précédentes. Et enfin, depuis trois ans je crois, pour récompenser un acteur de la promotion de nos littératures en Europe, nous avons ajouté un prix européen.

Comment sont faits les choix des livres ?

A plusieurs reprises au cours de l'année, nous procédons à des pré-sélections. C'est-à-dire que chacun d'entre nous propose, d'après ses lectures, une liste d'œuvres qu'il souhaite voir mis en compétition. Ainsi, au fil des mois, dans chacune des catégories, des titres se retrouvent pré-sélectionnés. Fin août, la pré-sélection est resserrée à deux ou trois titres par membre du jury et par catégorie. Jusqu'au jour de la réu-

nion - disons début octobre - où les délibérations vont naturellement déterminer à la majorité absolue qui seront les lauréats ou lauréates

J'ai participé moi-même à d'autres "Prix".

Le prix "Ozone" était attribué par les lecteurs d'Ozone et ensuite de Sfmag. Quand nous avons pris la relève nous avons continué. C'était Bailly et sa clique qui "dépouillaient" les résultats. Comme ça se passait en Belgique et moi je suis à Lyon je ne pouvais pas voir comment ils procédaient. Bien sûr on ne peut pas les accuser de manipuler le vote sans preuves mais comment avoir les preuves que cela a été fait honnêtement ? D'ailleurs petit à petit, les lecteurs ne votaient plus car comment choisir honnêtement si on n'a pas tout lu ?

Le Prix "Bob Morane" attribué par l'équipe de Phénix. Je ferais tout simplement la même remarque que ci-dessus.

Je fus membre également à la demande Bailly, du jury du **prix "Graham Masterton"**. Cette idée me plaisait. Le fonc-

tionnement aussi. Sauf que je n'ai jamais eu l'honneur de connaître les autres membres du jury, Bailly ne communiquant pas la liste (on peut penser qu'elle était trop étroite pour être publiée...) On nous demandait de dresser une liste personnelle d'œuvres susceptible d'être nommées au prix puis chacun recevait la liste générale et votait pour une première sélection puis sur la base de cette première sélection il y avait vote définitif. Jamais aucun de mes choix n'a été retenu. Pour ceux qui connaissent ce prix, vous remarquerez que systématiquement les ouvrages primés étaient issus des collections de Marc Bailly.

Je finis donc pas démissionner de ce jury fantôme.

Les **conventions** maintenant. Elles n'ont jamais vraiment emporté de grands succès ! Sauf celles qui ajoutaient à la littérature l'audio visuel : cinéma et télé. D'ailleurs il y a de très grosses conventions sur les séries télé de SF qui rassemblent beaucoup de monde.

Les conventions d'écrivains, elles, sont très étriquées. Je dis toujours que le peu

de monde qui y va s'y présente pour vendre et il n'y a personne pour acheter... C'est une partie du petit club de la SF française qui se retrouve. C'est très sympa, très amical et très convivial. Ceci dit, cette partie devient de plus étroite, les conflits sont nombreux car le marché de la littérature de SF est si mince que la concurrence fait rage... J'aime bien ce que fait Jo Taboulet à Roanne : avec modestie il essaie de rendre la SF attractive. Je ne suis jamais allé à Nantes à Utopia, mais vu de loin comme ça je trouve cela pas mal à condition qu'ils ne se fassent pas phagocyter par le petit club fermé et étroit... D'ailleurs une partie de l'équipe de Sfmag qui s'est rendue à Nantes a fait les frais des calomnies rapportées sur moi par une partie de ces écrivains qui meurent de faim car ils ont décidé de "vivre de leur plume" et auraient voulu que les éditions Naturellement le leur permettent, mais hélas, ce n'est pas l'éditeur qui décide comme a voulu le faire croire Ayerdhal avec sa stupide pétition du "Serf", mais les lecteurs. Et Ayerdhal avait le vin très mauvais à Nantes en 2003...

J'en ai rencontré beaucoup de ces écrivains dont certains ont du talent mais de là à vivre de sa plume...

Il faut noter que les grands éditeurs ne participent jamais à ces conventions. Une perte de temps pour eux ?

Il faut que l'on retrouve une vraie littérature populaire... Cela n'est pas encore acquis car, par souci de reconnaissance, la SF cherche à se faire admettre dans des cercles d'élites et en le faisant (et même en échouant) elle ne fait que se couper mieux des lecteurs. D'autant plus que lorsque nous essayons de la rendre populaire avec un magazine en kiosque, une partie non négligeable de ceux qui se prennent pour cette élite se met à démolir systématiquement notre entreprise.

Qu'à cela ne tienne : le monde de la SF ne se réduit pas à ces gens. J'en ai la preuve quotidienne avec Sfmag en qui les lecteurs passionnés reconnaissent au moins le talent de chercher à rendre la SF populaire.

Bref historique des éditions Naturellement

Une partie des difficultés rencontrées par la SARL proviennent des retombées de la liquidation de Distique et de la liquidation de l'association éditions Naturellement qui en a découlé. Ces problèmes intervenant en pleine montée en charge ont complètement détruit tous les efforts pour trouver un équilibre financier pour le magazine Sfmag, montée en charge somme toute normale pour toute entreprise débutante. Il faut noter que j'ai toujours été bénévole, non rémunéré, en tant que président de l'association (cela va de soi) mais aussi en tant que gérant minoritaire de la SARL. Non seulement je n'ai jamais rien touché, mais je me suis ruiné personnellement pour essayer de faire vivre cette maison d'édition. Je suis maintenant condamné à vivre jusqu'à la fin de mes jours en remboursant les emprunts que j'ai réalisés pour alimenter financièrement la SARL... Le

principal créancier de la SARL c'est moi.

En 1994 je fondais une association, l'association éditions Naturellement.

En 1997, l'association signait un contrat de diffusion avec CED et de distribution avec Distique. Dès le premier livre mis en vente, Distique déposait son bilan. Je ne pouvais encaisser aucune recette, par contre, je devais supporter les retours. Distique fut racheté. Néanmoins, la situation de l'association ne s'améliora pas, les ventes de livres étant insuffisantes. CED n'a pas fait preuve d'une grande compétence. CED ne déduisait pas les retours de sa commission. Comme on peut le constater cela commençait mal !

Le 1^{er} mars 2000, à plusieurs associés nous créons la SARL éditions Naturellement. Celle-ci acheta le titre *science fiction magazine* (*Sfmag*) car l'équipe de *Sfmag* issue de la SARL *ozone* (détenue en majorité par Flammarion) souhaitait arrêter l'exploitation du titre et nous avait sollicités pour prendre la relève. L'exploitation de ce magazine par la SARL *ozone* marquait un déficit de 2,8

millions de francs. Je pensais pouvoir relever le défi mais je n'ai pas réussi. Ceci dit, ce déficit portait sur 9 numéros. Nous en avons édité 22 avec un déficit bien inférieur. Mais il fallait avoir les reins plus solides financièrement

L'équipe belge de rédaction issue de la rédaction de la revue Phénix ne se montra jamais à la hauteur de la tâche. Mon incompetence personnelle se réduit à ne pas avoir compris assez vite l'incompétence professionnelle de ces individus.

Dès l'année 2000 je sollicitai une aide du CNL. Le but était de mettre fin à l'activité de l'association éditions Naturellement en lui substituant celle de la SARL. Voici le dispositif qui avait été mis au point : grâce à divers apports (dont les deux cent mille francs de prêt du CNL), la SARL devait acheter le stock de livres de l'association.

Entre temps, hélas, Distique déposait de nouveau son bilan et le mandataire judiciaire de cette société bloquait les stocks de livres de l'association. Cette dernière se trouvant ainsi démunie de tout actif dut déposer son bilan. Du coup, le dispo-

sitif décrit ci-dessus devenait obsolète... Entre temps, cent mille francs avaient été versés par la SARL à l'association. Ces cent mille francs ont été une perte sèche pour la SARL qui n'a pas pu récupérer le stock de l'association. Et il faut bien également comprendre qu'une grosse partie du stock bloqué chez Distique appartenait à la SARL qui avait commencé à éditer des livres depuis l'été 2000...

D'autre part, en été 2001, CED nous a trouvé un autre distributeur (Casteilla Chiron) Ce dernier a souhaité que la SARL reprenne les retours de l'association en liquidation judiciaire. Casteilla avançait la difficulté suivante liée au fait que la SARL et l'association avaient le même nom, ce qui créait une confusion : les libraires n'auraient pas compris que les éditions Naturellement (puisque l'association qui était en liquidation judiciaire et la SARL avaient le même nom) proposent des livres et ne reprennent pas les retours. Le paiement de ces retours a complètement mangé toutes les recettes de vente de livres de la SARL, alors que ces retours auraient dû

entrer dans le cadre de la liquidation judiciaire de l'association. L'aide financière du CNL était devenue encore plus précieuse face à toutes ces vicissitudes... Mais hélas, elle était loin d'être suffisante.

D'autre part, la recherche de l'équilibre financier de Sfmag a été assez longue. Nous nous sommes dirigés petit à petit vers un bénévolat total dans la confection du magazine dont les ventes n'ont cessé de baisser.

Afin de pouvoir continuer, j'ai personnellement petit à petit, fini par apporter de grosses sommes en compte courant d'associé dans la société. La SARL a été jusqu'à me devoir 170 000 (cent soixante dix mille) euros... J'ai tenté également de réaliser un prêt pour pouvoir honorer les créances, mais ce prêt n'a pas pu se réaliser. D'autre part, je dois dire que l'attitude d'un associé (le MNLE) à mon égard, n'a pas facilité les choses. J'ai été jusqu'à être conduit à porter plainte contre lui pour abus de confiance.

Pour compenser une faible partie de la dette de la SARL à mon encontre cette

dernière me céda le titre Sfmag que je publie depuis mars 2003.

Hélas, la dette s'accumulant, ma situation financière personnelle étant devenue catastrophique, et puisque aucun associé ne voulait continuer à alimenter le compte courant d'associé, en tant que gérant minoritaire non rémunéré, je fus contraint de mettre la société en cessation de paiement le 17 avril 2003. Le tribunal de commerce de Bobigny a prononcé la liquidation judiciaire de la SARL le 30 avril 2003.